

L. LAURENT-PICHAT

Cher Poète,

Votre amicale persuasion naguère m'entraînait à écrire ces pages de la vie d'enfance. –Je les fais imprimer aujourd'hui, et sous les auspices de votre nom je les consacre à une œuvre secourable. –N'est-ce pas de mon mieux, monter combien ma pensée vous est constante, combien elle répons à vos souvenirs que d'aventureux messagers aériens "ludibria ventis" m'apportent dans l'orage ?

En ces jours pleins d'amères épreuves, j'éprouve aussi un charme doux et triste à laisser sur ce feuillet une trace de l'affectueuse estime que m'inspire l'élévation de votre caractère et de votre talent.

Max Radiguet

26 X^{bre} 1870.

L'an dernier, parcourant une ville de Bretagne avec quelques amis, nos regards rencontrèrent au dessus d'une porte ces mots : Ecole primaire tenue par monsieur X***. En ce moment même la porte s'ouvrit, éparpillant sur la rue le tourbillon joyeux et tapageur des écoliers. - Ce spectacle causa parmi nous des impressions bien différentes. A l'heure où s'agitent les questions d'enseignement, il devait se trouver là un défenseur des doctrines du progrès. Son discours amena des répliques ; une discussion s'engagea et les théories sociales de se faire jour. - Un officier de marine, notre aîné, jusqu'alors indifférent au débat, intervint tout à coup :

"Vous allez bien loin, ce me semble, chercher les conséquences d'une petite scène que nous offre le hasard ; pour moi j'y trouve simplement un souvenir des premières années de la vie. Ce souvenir n'a la prétention de se rattacher à aucun système, il n'a qu'un mérite, celui d'un charme lointain."

Nous racontant alors quelques épisodes de son enfance, il nous fit sourire et nous émut. Plus d'une fois nous eûmes l'occasion de le ramener à ce sujet qu'il traitait sans une nuance de scepticisme et avec la plus confiante sincérité. Il est des choses d'ailleurs qu'on n'invente pas. Ses paroles nous semblèrent contenir une monographie presque complète de l'école mutuelle. Nous avons essayé de les reproduire sans y ajouter une réflexion pour ne pas amoindrir leur saveur d'intime vérité. A ce titre surtout elles intéresseront peut-être ceux qui partagent le sentiment exprimé par un aimable et doux philosophe : - On ne recommence plus, mais se souvenir c'est presque recommencer.

24 juin 1870

I

De quel méfait nouveau s'étaient donc enrichis les fastes de mon étourderie, pour que ma mère, le vivant symbole de l'indulgence, se décidât enfin à formuler d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre sévère ce terrible arrêt : - C'en est trop, Didier, je suis lasse, on va dès aujourd'hui vous conduire à l'école mutuelle.

Et l'arrêt prononcé, sanglots, pleurs et prières, contre toute habitude, n'en retardèrent pas même d'une heure la rigoureuse exécution.

Le cas était grave en effet ; je venais de briser un vase.

II

Laissez moi céder à mon caprice et vous dire que la chambre maternelle, théâtre de cette catastrophe, réunissait les élégances bourgeoises d'un mobilier, où le mauvais goût célèbre de l'empire se montrait sous ses aspects les plus humbles et dans ses raideurs les plus agaçantes.

Charles X et l'acajou régnaient alors : l'un, par la grâce de Dieu, sur la France ; l'autre, de par les tyrannies de la mode, chez les Français. J'ai là près de moi, - et ils me sont chers aujourd'hui en dépit de leur forme désagréable et surannée – ces meubles témoins de mes premiers ans, ces vieux et modestes amis, dont émane je ne sais quel parfum d'honnêteté. Je les embrasse d'un regard attendri. Ils conservent avec une sorte de gravité douce, bienveillante et sereine, l'empreinte des habitudes que leur ont laissée les morts chéris. Ils ne caressent point ma vanité comme ces portraits d'ancêtres souvent fort apocryphes qui décorent les galeries féodales. Ils s'adressent plutôt à l'orgueil de mon cœur. Ils y réveillent le souvenir des sages conseils qui, devant eux, m'ont été donnés ; ils y font tressaillir le regret amer des coupables défaillances ; ils me rappellent au sentiment du devoir ; ils représentent surtout les années de travail et de probité qui m'ont fait un nom entouré d'estime, une modeste aisance et un rang honorable dans le monde.

Ces anciens serviteurs tour à tour me racontent ma petite enfance. La console, la commode, le bonheur du jour

– on nommait ainsi le secrétaire – bien des fois ont fait sentir leurs angles aigus et leur arrêtes tranchantes à mes turbulences étourdies ; bien des fois j'ai vu les mains agacées de ma mère lutter contre les tiroirs récalcitrants de la commode et je ne saurais ouvrir le secrétaire sans entendre grincer les traîtres ressorts qui dénoncèrent un jour ma tentative de picorée sur un sac de pralines confié à sa garde. – Cet honnête fauteuil de cuir où s'asseyait mon aïeul devant un bureau plus tard occupé par mon père, resta flétri d'un nom sinistre de puis le soir où le plus corpulent de nos amis s'y laissa tomber sur un roquet hargneux dont le sommeil confiant rendait un solennel hommage à nos vertus hospitalières. – L'animal se réveilla, mais la familiarité excessive du procédé lui causa un tel étonnement qu'il en mourut deux jours après dans le giron de l'aigre vestale sa maîtresse. – Sur ces chaises de paille à montants droits qui s'adossent aux cloisons, m'apparaît l'invariable personnel de nos veillées d'hiver, et çà et là brillent encore, entre les jointures du plancher, des épingles échappées aux doigts tremblants de ma pauvre vieille aïeule.

Les ornements de la cheminée sont liés d'une façon plus intime à ce récit. – C'est d'abord une pendule en bronze doré. Elle représente une femme, ceinture bouclée au sein, tunique ouverte au genou pour monter une jambe nue et un pied chaussé du cothurne antique. Cette femme sourit à son miroir en même temps qu'elle essaie dans sa coiffure la séduction d'un léger marabou. La pendule sépare deux vases en porcelaine dorée, longs, grêles et niais, lourds de la tête, étroits du pied, je ne sais quel produit bâtard de l'urne et de l'aiguière. Au-dessus des vases et de chaque côté d'une glace agrandie par une pièce rapportée, deux petits cadres en ébènes enserrent des miniatures charmantes. L'une, celle de ma mère, la montre vêtue à la mode de l'empire et coiffée à la Titus, avec de petits cheveux frisottants sur les tempes. L'ensemble de ses traits constitue ce genre de beauté que j'ai

entendu qualifier de piquante. L'autre, celle de mon père, le représente âgé de huit à dix ans. Le large col de sa chemise entr'ouverte est renversé sur une veste de nankin. Il a des cheveux blonds, légèrement bouclés, une physionomie ouverte, sympathique, et ce charme à la fois rêveur et caressant du regard azuré.

Je m'obstinais, - ce ne pouvait être alors l'illusion d'un sentiment vaniteux – à me reconnaître dans cette image et j'aimais à la tenir entre mes mains pour mieux la voir : aussi ce fut précisément le capricieux désir de me passer une fois de plus cette innocente fantaisie, qui me fit renverser le vase au-dessus duquel elle était accrochée. Aujourd'hui ces vases que toléreraient à peine le plus humble ménage bourgeois, sont là sous mes yeux, et celui que je contemplais avec stupeur gisant à mes pieds, voilà bientôt un demi siècle, fut à l'époque restauré de façon à défier même un examen attentif. Des cicatrices apparentes ne sauraient d'ailleurs m'émouvoir, ayant toujours soupçonné ce vase maladroit de s'être laissé choir sans que je l'y aidasse. Néanmoins l'accident me consterna sur l'heure bien plus encore que ma mère et c'est trop peu dire. En effet, l'excellente femme – je la soupçonnais déjà et souvent depuis j'ai eu l'occasion de m'en convaincre – se serait souciée de la chute de son vase à peu près autant que la belle dame de la pendule qui, souriante, continuait son frivole exercice, si mon père, le meilleur, mais aussi le plus nerveux des hommes d'ordre, n'avait détesté rien autant que voir détériorer ou briser quelque chose ; pouvant donc supposer que ma mère appréhendait pour le coupable un sentiment cette fois plus sérieux, il m'est doux d'attribuer à son inquiète sollicitude un émoi qui me semblait exagéré.

III

L'expérience avait pourtant démontré outre mesure que la répression de mon étourderie exigeait l'emploi de moyens coercitifs moins illusoires que ceux dont on avait usé jusque-là et que résumait à peu près cette menace, épée de Damoclès toujours suspendue sur nos jeux d'enfants : - Si vous brisez quoi que ce soit, on vous chassera de la maison et, bissac sur l'épaule, vous irez mendier votre pain.

Or un jour nous avions brisé une vitre. Je dis nous, car en bonne justice, vous allez en convenir, je ne pouvais accepter dans ce désastre qu'une part de collaboration. – J'étais au jardin. Ma sœur qui se tenait à une fenêtre me demanda une pomme. Je la lui lançai. Pour l'arrêter, ma sœur naïvement ferma la fenêtre : une vitre vola en éclats ; on accourut au bruit. Malgré nos supplications, un sac nous fut attaché au dos, contenant un morceau de pain sec et la pomme instrument du crime. Une sorte d'enclos s'ouvrait au fond du jardin avec une seconde porte donnant sur la campagne. Nous y fûmes conduits et renfermés, car – il me semble superflu de le dire – on s'était d'abord assuré que la clef des champs n'était pas dans la serrure de la sortie. Le front contre la porte du jardin notre paradis perdu, nous continuâmes à pleurer, à sangloter, à implorer ; mais nul ne paraissant y prendre garde, nous crûmes sérieusement à notre abandon. Or, vous le savez, les enfants ne se lamentent guère avec opiniâtreté, que devant témoins. Se taire leur devient même en cette occurrence le plus cruel des

embarras, hormis celui de continuer, si d'aventure une distraction a coupé la plainte. Ils comprennent la difficulté de retrouver l'accord : aussi appellent-ils à leur aide des gémissements timides, de petites explosions de hoquets qui leur permettent de ressaisir le ton et de poursuivre la mélodie interrompue.

Tel n'était pas notre cas. Dès que nous nous sentîmes bien seuls, nos larmes se tarirent. Les larmes du premier âge d'ailleurs sont pluie de printemps ; elles durent peu et tombent celles-ci entre deux rayons, celles là entre deux sourires.

Quel évènement vint sécher les nôtres ? Peut-être le vol d'une mouche ; peut-être moins que cela ; peut-être rien. Toujours est-il que cessant de pleurer nous tîmes conseil.

- Qu'allons nous faire pour vivre, maintenant que nous sommes pauvres ?

- Dame ! il faudra bien mendier ! dit ma sœur.

- Mais des habits comme les nôtres ne feront jamais pitié.

- C'est juste ; hé bien ! ôtons nos bas.

Résolument nous défilâmes nos chaussures.

Ma sœur, la première, mit dans l'herbe son pied mignon, fit deux pas, poussa un cri et s'arrêta consternée. Une ortie venait d'effleurer au passage sa peau plus fine, plus délicate qu'une feuille de rose où déjà se montraient de cuisantes boursouflures rouges et blanches.

Déconcertés par le résultat de cette première épreuve de la misère, nous reprîmes tristement nos souliers.

- Nous les quitterons, fit ma sœur, d'un ton piteux, quand nous aurons l'habitude de marcher les pieds nus.

- Et puis, ajoutai-je, tous les pauvres ne vont pas nu-pieds ; ils ont des sabots avec de la paille dedans, sans compter qu'on leur donne pour s'amuser une bête ou une musique. Il faudra bien qu'on nous donne aussi l'une ou l'autre. Aujourd'hui d'ailleurs nous n'avons pas besoin de mendier puisque nous avons du pain.

- Et une pomme !

- C'est vrai. Penses-tu qu'il soit l'heure de dîner ? J'ai faim.

- Moi aussi j'ai faim comme les pauvres ; dînons.

Nous attaquâmes à belles dents le pain d'abord, puis tour à tour nous mordîmes au fruit vert dont l'âcreté eût exaspéré des mâchoires moins aguerries à ce genre d'exercice. Il n'en resta bientôt plus que le cœur. J'allais le jeter au loin, ma sœur m'arrêta : - Plantons les pépins, me dit-elle, ils pousseront et quelque jour nous aurons au moins des pommes pour manger avec notre pain.

L'idée me parut pleine de sagesse ; je l'adoptai avec enthousiasme. Bientôt ce fut tout un jardin que nous nous occupâmes à créer, formant des projets, souriant à l'avenir et parfaitement oublieux de notre infortune. Aussi accueillîmes-nous avec une satisfaction fort équivoque le messenger chargé de nous apprendre que, pour cette fois encore, nous allions rentrer en grâce. – On nous avait espionnés à notre insu, et l'on avait compris que la menace journallement employée venait de perdre son prestige. L'exil et la pauvreté, n'éveillant plus chez nous qu'une agréable pensée de loisirs sans bornes, on dut lui opposer

l'inquiétante et mystérieuse perspective d'un travail régulier, loin de la chambre maternelle et sous le contrôle d'un instituteur primaire auquel ma jeune imagination effarouchée prêtait les plus sévères aspects.

Que de fois, depuis, ne m'a-t-on pas fait envisager le côté rebutant de certaines situations de la vie auxquelles je ne pouvais me soustraire ! Aussi les abordais-je avec une défiance qui m'en exagérait les difficultés et les ennuis. Il est probable que si l'on m'avait montré les avantages que je pouvais tirer de l'étude pour mon agrément, je me fusse rendu à l'école comme à une fête, et si la déception était venue, c'eût été du moins sans le prélude des répugnances anticipées.

IV

L'incident du vase offrait un spécieux prétexte à l'immédiate exécution d'un projet déjà mûri, et que les rigueurs de l'hiver avaient seules ajourné. Mon père était en voyage. Un domestique fut chargé de me conduire à la redoutable école. Il était porteur d'une lettre où la sollicitude maternelle s'efforçait d'appeler l'intérêt du magister sur l'enfant qui allait lui être confié chaque jour durant six heures. Ma mère en m'embrassant m'avait fait promettre de bien travailler, d'être docile et sage. Je m'étais séparé d'elle, et de ma sœur surtout, le cœur gros ; mais une fois en route, je me sentis réconforté en songeant que désormais j'allais apprendre à devenir savant et pouvoir dire à mon tour avec importance comme tant d'autres : - Moi aussi, je vais à l'école !

Sous l'influence de cette pensée, je m'étonnais même de voir certains débitants, au seuil de leur porte, bayer aux corneilles, sans paraître comprendre ce qu'il y avait de grave et de solennel dans l'évènement qui me concernait.

- Bonjour, Didier, se bornaient à me dire au passage quelques personnes en relations avec ma famille, et cette indifférence me surprit encore davantage. – Hé, Didier ! viens-tu avec nous cueillir de *bouquets de lait* (1) ? me criaient aussi mes compagnons¹ ordinaires de promenade en train de gagner les champs, conduits par une servante qui, le

¹(1) On nomme ainsi les primevères, dans certaines localités de la Basse-Bretagne.

panier accoutumé au bras, tricotait en marchand ; et cet appel amical me révélait l'inanité de ma résolution. En longs soupirs s'épanchaient mes défaillances, tandis que des courants nerveux m'effleuraient les mâchoires. J'ignore si ce genre de sensation est particulier à ma nature, mais je sais qu'il accompagne assidûment mes préoccupations inquiètes.

Les horloges de la ville sonnaient dix heures et leur voix s'évanouissait dans l'espace avec les fumées que lutinait une légère brise. La journée s'ouvrait remplie de soleil, de couleurs, de parfums, de murmures, de chansons, de gaîtés à tire d'ailes. – Ah ! fraîches et souriantes matinées du printemps et de la vie ! radieux avrils d'autrefois ! Avec quelle ivresse du cœur et des yeux je vous reconnais quand vous traversez ma rêverie tout pleins d'images enchanteresses ! – Ce jour-là et peut-être en vue d'une réclusion imminente, j'éprouvais un singulier charme à puiser à pleins regards autour de moi, à imprégner pour ainsi dire mes esprits, de l'éclat, des émanations, des mouvements et des bruits de la vie au grand air. Mon attention, distraite jusqu'alors, s'arrêtait avec un intérêt étrange sur mille détails, mille riens charmants, fixés à jamais dans mon souvenir. – Le soleil faisait miroiter les toits humides encore d'une rosée matinale, il allumait les tessons de bouteille fichés sur la crête des murs, il frappait les vitres d'une croisée voisine qui s'ouvrit avec un éclair et d'où sortit à mi-corps, rouge comme une pivoine, front ébouriffé, refrain joyeux aux lèvres, une servante explorant la rue. Cette rue deux fois brisée dans son parcours, montait vers l'extrémité nord de la ville entre des maisons inégales et irrégulières : la plus haute n'avait pas deux étages ; la plupart étaient de véritables mesures aux toits rompus, rapiécés, aux ardoises encadrées de chaux et envahies par une sorte de rouille végétale. Les murs des vergers ça et là séparaient ces demeures. L'un d'eux, pittoresque dans sa vétusté, m'intéressait surtout, parce qu'il ouvrait ses flancs

décharnés aux nids d'oiseaux. La mousse fine et noire des lieux humides veloutait les restes de son crépi ; les brindilles rampantes du lierre enlaçaient de mailles inégales ses pierres disjointes où s'étaient aussi des joubarbes au disque vert lamé d'argent par les limaces, et sans soucis de la verroterie farouche hérissée sur son faite, les ravenelles, entr'autres propriétaires, s'y implantaient, les poiriers y appuyaient les bras chargés de bouquets qu'ils semblaient offrir aux passants.

Leste, clair et jaseur au milieu du pavé glissait le ruisseau, oubliant çà et là des houppes d'écume, faisant ondoyer, au creux de sont lit, une blancheur nacrée, celle d'une coquille d'huître ou d'un débris de porcelaine. Devant moi des moineaux imprudents, affairés, s'ébattaient, piaillaient, s'égosillaient, s'envolaient, un brin de paille au bec, guettés par les chats qui, rencognés et arrondis, clignaient sournoisement les yeux pour simuler une somnolence propice à leurs sinistres desseins. – Je longuais des maisons si basses que la porte d'entrée touchait presque au rebord du toit. Par cette ouverture béante j'entrevois vaguement, au fond de l'unique pièce, le mobilier d'une humble famille d'artisans. Des bouffées de vapeur suspecte en sortaient parfois et passaient tièdes dans l'air frais du dehors. Ou bien c'étaient des émanations balsamiques, amères, nourrissantes, selon que le figuier, le sapin ou le genêt alimentaient le foyer où glapissait une friture, où mijotait un ragoût, une soupe aux choux ou à l'oignon. J'entendais, à l'intérieur, cliqueter la navette d'un tisserand, ronfler le rouet d'une fileuse, tandis qu'assises au seuil, des femmes, pinçant la chevelure blonde de leur quenouille, faisaient pivoter un fuseau, sans négliger pour cela d'échanger des commérages avec une voisine à travers la rue.

Traînant les pieds, je suivais mon conducteur qui, du reste, apportait à sa mission un zèle tempéré. De temps à autre, il s'arrêtait pour engager un colloque avec un passant. Machinalement alors j'occupais ces répits à écrémer du pied la mousse blanche amassée à l'angle du ruisseau, puis une distraction nouvelle s'emparant de mon regard, je me prenais à envier la bienheureuse insouciance d'un garçon de mon âge qui descendait la rue. Des éclats d'ardoise entre les doigts, il battait une marche et l'accompagnait d'un fredon bruyant arraché au fragment de joubarbe étalé sur sa langue. Parfois il s'arrêtait pour faire pirouetter le tourniquet d'un contre-vent, puis il s'éloignait scandant de la tête la batterie sur laquelle il réglait son pas. Mais ce qui plus particulièrement absorba mon attention le matin de ce jour mémorable, ce fut une sorte d'idiot à la chevelure rouge, au visage aussi criblé de taches fauves que les œufs d'un pinson. Il suspendait sous la gouttière de son toit, la cage d'un geai mélancolique ou plutôt abruti par le motif musical dont il lui sifflait l'air, dont il lui chantait sans relâche – j'ai pu m'en assurer depuis – une phrase mimologique du langage des geais qui, pour être traduite, attend encore un Appolonius de Tyanes. – Ce n'est pas sans motif, vous le verrez plus tard, que je considère ici ce détail. – Pauvre oiseau ! le col rentré dans le corps comme celui d'une lorgnette, la plume ébouriffée, l'œil demi-clos, il écoutait avec résignation son implacable instituteur. Mon sort menaçant d'avoir avec le sien certaines analogies, nous échangeâmes d'instinct un regard tristement sympathique et je continuai mon chemin.

Ce fut ainsi que rêveur et la pensée complètement revenue au regret du soleil, des nids, des ruisseaux, des vertes prairies émaillées de fleurettes printanières, je touchai au seuil de l'école mutuelle.

V

Les écoles primaires – car il y en avait eux, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles – prenaient leurs coudées franches dans un vaste édifice qui, depuis un siècle, a traversé des fortunes diverses. C'était d'abord une communauté d'Ursulines. La révolution de 89 balaya, comme des feuilles d'automne, le chaste et craintif personnel de la sainte maison, et fort irrévérencieusement y installa une caserne. Jusqu'à la fin du Consulat, tambours et fanfares résonnèrent dans les galeries, la crosse retentissante des fusils brisa les dalles du cloître, les refrains gaillards du bivouac effarouchèrent les échos sacrés tapis au fond des corridors. L'Empire vint mettre un terme à ces tapages guerriers. Il fit de la caserne un hôpital et bientôt après une prison de guerre. Mais avec la paix vint la restauration qui, rapatriant de tristes hôtes, livra au silence et à la solitude l'édifice profané. – Des écoles mutuelles y furent alors établies. Elles y fonctionnaient depuis dix années environ, quand un' décision ministérielle rendit le bâtiment à son office de caserne et força les classes à émigrer vers un autre local. – Cette nouvelle occupation militaire dura peu. Le régiment une fois encore, emportant son matériel, s'en alla tenir garnison ailleurs, et le vieux couvent, resté depuis sous la garde d'un concierge, est devenu un véritable repère d'oiseaux. – Les martinets aux cris aigus filent sans cesse le long des galeries ; les hirondelles maçonnent leurs nids à l'angle des fenêtres, les chats-huants, les hiboux, les chauve-souris, toute la sinistre famille des nyctalopes, nichée aux

réduits obscurs des combles, prend ses ébats nocturnes dans les vastes salles désertes qui retentissent de sifflements et de cris lugubres. – Une fois, chaque année, pourtant, le Comice agricole y tient ses assises. La grande porte, en cette occasion, s'ouvre au public, et j'imagine que les vieux échos des jours confits en litanies melliflues doivent tressaillir d'aise, s'ils écoutent les louanges que, à propos de bottes... d'asperges et autres produits des jardins et des champs, certains messieurs, vêtus de noir et cravatés de blanc, échangent, sinon de la meilleure foi, au moins de la plus solennelle façon, avec un fonctionnaire argenté.

Voici quel était sous la Restauration, quel est encore aujourd'hui l'ensemble de cet édifice bâti au commencement du siècle passé. – Il se compose d'un corps de bâtiment à deux étages, flanqué de pavillons carrés que prolongent à angle droit deux ailes en retour de dimensions égales. La façade regarde le levant. Elle se dresse sur une longue terrasse où conduisent des degrés latéraux. En contre-bas de la terrasse, s'étend une pelouse vaste et profonde qu'ombragent quatre rangées d'ormes d'une élégante et altière venue. Les trois faces intérieures de l'édifice descendent sur les arceaux d'un cloître ouvert au couchant. – Dans ma jeunesse, les communs offraient un lamentable aspect. Une buanderie s'écroulait près d'un lavoir qui laissait fuir son eau. Les cuisines, les écuries, les étables avaient vu leurs toits effondrés, leurs fenêtres brisées, leurs portes arrachées par les bourrasques ; aussi la ronce et les orties qui, familièrement s'y introduisaient déjà, doivent y croître encore en paix, si la dernière occupation militaire n'a pas réparé les désordres d'une période d'incurie et d'abandon.

Un mur élevé renferme la construction avec ses dépendances. Deux portes cochères s'ouvrent au couchant de la clôture : l'une, affectée aux charrois et autres offices grossiers ; dans l'autre, qui est l'entrée principale, un simple

guichet de service donne accès sur une première cour. – Le concierge préposé à cette entrée se nommait Clampin. Il avait sa loge au bout d'un rez-de-chaussée qui, joignant l'aile droite du bâtiment à mur d'enceinte, masquait l'intérieur du cloître. Un syndic des gens de mer habitait le même rez-de-chaussée et y tenait sa comptabilité. – Tels étaient, avec la famille de l'instituteur, modestement logée à une extrémité du cloître même, les seuls hôtes de l'ancien couvent.

VI

Je sentis mes jambes fléchir quand, mettant le pied dans la cour, j'entendis derrière moi retomber avec fracas le lourd battant du guichet, sous l'effort d'un poids coulissé. Pourtant la bonasse physionomie du portier me rassura. Il n'avait rien d'un geôlier. Avec sa chevelure jaune, sa face allongée, son expression béate, il tenait un peu du sacristain et beaucoup du Jocrisse. Mais ce qui d'emblée lui créa un titre à ma considération, ce fut une étrange difformité de sa main gauche. A la suite de je ne sais quel accident, une ankylose l'avait coudée au poignet comme un fer de houe. Cette main était pour les gamins de l'école un perpétuel sujet d'étonnement. Si Clampin l'avait tenue voilée, nous eussions volontiers payé pour voir un phénomène qui, dans notre opinion, montré en foire, l'eût infailliblement conduit à la fortune.

Nous traversâmes la cour. Au seuil du cloître une rumeur confuse déjà s'entendait. Nous fîmes encore quelques pas et mon conducteur ouvrit la porte d'une vaste salle pleine de lumière et de bruit : c'était la classe.

Toutes les fenêtres versaient le soleil à flots ; toutes les voix piaillaient, nasillaient, chantaient avec le plus irritant désaccord. Phrases dénuées de sens, syllabes, sentences, proverbes volaient, s'entrechoquaient dans l'air et, ce chœur enfantin semblait croître et s'apaiser par rafales.

Je fus, dès l'entrée, aveuglé par le grand jour, ahuri par l'assourdissante cacophonie, déconcerté par les regards braqués sur moi : aussi mon conducteur put-il remettre l'épître maternelle à son destinataire et se retirer sans que je m'en aperçusse.

Ayant pris connaissance du message qui, si j'en juge par les hochements de tête approbateurs et par les agréables sourires dont la lecture était accompagnée, devait contenir plus d'un grain d'encens à son adresse, M. Toupinel – c'était le nom de l'instituteur – me regarda par-dessus ses lunettes, parut satisfait de l'examen, me flatta amicalement la joue du revers des doigts, me fit monter sur l'estrade d'où son bureau dominait la classe, et l'interrogatoire commença. Mes nom, prénoms et âge furent enregistrés ; puis on me présenta les premières pages d'un syllabaire. – Assez fièrement alors, malgré mon extrême timidité, j'ouvris le livre par le milieu et déclarant que je savais lire "des mots" je m'appliquai à justifier mon dire. – Vint ensuite le tour de l'écriture. Ce fut, cette fois l'oreille basse que je reçus l'ardoise et le crayon nécessaires aux épreuves calligraphiques. J'étais sur ce point d'une infériorité transcendante ; néanmoins j'aurais fait un peu mieux si M. Toupinel qui, penché sur moi pour suivre mon travail, m'envoyait par bouffées dans les cheveux son souffle tiède, n'avait ajouté encore à ma gêne et à mon tourment.

- Voyons, disait-il, allongez les doigts. Le bon Dieu vous a donné une main tout exprès pour que vous ne teniez pas votre crayon comme un chat avec sa griffe. – Bon ! voilà une L petite comme un nain et un T grand comme un géant. Cette lettre monte au grenier, cette autre descend à la cave.

Et à travers la décourageante critique, voltigeaient acharnées, comme autant de frelons à mes oreilles, des

syllabes, des mots, des phrases qui contrariaient mon attention.

- Re, rou, ran, rin, ron, run, roi. – Qui casse les verres les paie. Ba, be, bi... - B, a, ba ; b, i, bi ; Ventre affamé n'a pas d'oreille ! – *La petite* vient en mangeant. – Je cite ce dernier proverbe parce que c'est généralement ainsi qu'on le prononçait, sans que pour mon compte j'y trouve à reprendre. Il offrait à ma pensée l'image d'une fillette s'approchant une tartine à a main et y mordant à bouche que veux tu. La chose me semblait des plus acceptables. – Malgré tout, je parvins à remplir les lignes gravées sur l'ardoise, mais j'étais rouge d'efforts et de confusion.

- Allons, allons, mon petit homme, ce n'est pas mal, non vraiment pas trop mal; je vais vous placer au troisième banc de l'écriture, fit M. Toupinel qui, à ma vive satisfaction, s'était redressé.

Cependant l'intérêt que l'instituteur avait pris à ma besogne paraissant avoir endormi sa vigilance, le leçon de lecture tout-à-l'heure si bruyante, s'étais fondue en bavardages intimes et discrets. C'est à peine si des accents grêles s'élevaient encore çà et à par manière d'acquiescement.

M. Toupinel tout à coup s'en aperçut.

- Dobasamarintintin ! s'écria-t-il d'une voix retentissante, en frappant l'une contre l'autre les paumes de ses mains qui résonnèrent comme des battoirs.

Je tressaillis et reculai, défiant, inquiet, comme du voisinage d'un fou. Mais le sens et l'action de l'étrange formule me furent révélés quand j'entendis éclater les voix avec une imposante vigueur d'ensemble. M. Toupinel en faisait un fréquent usage et j'ai pu reconnaître, depuis,

combien elle était souveraine pour réveiller les somnolents, pour rappeler à l'ordre les distraits, pour terrifier les indociles. C'était le *quos ego* ! ... de M. Toupinel. Il tombait sur nous du haut de l'estrade avec une sorte de prestige cabalistique, celui que devait avoir pour les anciens, le magique *Abradacadabra* ! Aussi n'ai-je pas cru devoir vous taire ce détail qui invariablement se présente à ma mémoire avec le souvenir de mon premier maître.

VII

Avez-vous jamais visité une école mutuelle ?

Si comme moi vous étiez né dans une petite ville de province, sous la Restauration, il serait puéril de vous faire une question pareille. Mais à Paris, où les précepteurs ne manquent pas, on peut recevoir, à domicile, une somme de connaissances élémentaires suffisante pour passer sans transition de la maison paternelle au lycée. N'ayant pour ma part jamais visité qu'une seule école, je ne sais si elles se ressemblent toutes et si les années ont modifié leur organisation. Ce doute m'est un prétexte pour vous renseigner sur celle où je fus conduit au mois de mai de l'an de grâce 182. .

Les classes, celle des garçons, et celle des filles dirigée par M^{me} Toupinel, étaient contiguës. Elles se tenaient dans l'aile droite du bâtiment et en occupaient en partie le rez-de-chaussée. Elles avaient deux entrées : l'une au nord sur le cloître, l'autre au midi. Celle-ci nous était exclusivement réservée. On s'y rendait par un couloir à ciel ouvert qui, ménagé entre le mur d'enceinte et une cloison en vieilles planches rassemblées au hasard, joignait la cour d'entrée au jardin particulier de l'instituteur. Après avoir traversé le jardin, coupé en deux par un clayonnage pour séparer les garçons des filles, on s'engageait dans une sorte de vestibule où M. Toupinel emmagasinait des engins de culture, des sacs de gaines, des gerbes de plantes séchées. Ce vestibule aboutissait à un corridor étroit qui le coupait à

angles droits comme la barre supérieure d'un T. – Aux extrémités du corridor, deux portes apparaissaient se faisant vis-à-vis. Celle de gauche fermait un réduit obscur servant de prison ; l'autre s'ouvrait sur une vaste salle rectangulaire et voûtée, chapelle autrefois : c'était la classe. Elle conservait encore le cachet de son emploi primitif. La voûte, où quelques étoiles d'or pâlissaient dans un azur que le temps, le soleil et l'humidité avaient lacté par places, s'appuyait sur une corniche tangente au sommet des fenêtres demi-circulaires percées au midi. Les murailles étaient blanchies à la chaux. Une croix en bois noir se détachait sur celle du fond. On y lisait aussi cette légende en lettres capitales : *Domine salvum fac regem*, et sur chacune des autres parois les préceptes suivants : "*Une place pour chaque chose.*" – "*Chaque chose à sa place.*" – "*Faites ce que vous faites.*"

Voisine de l'entrée, l'estrade où se trouvait le bureau de M. Toupinel était adossée à la muraille qui formait un des petits côtés du rectangle. On voyait sur le bureau, à portée de la main, une cloche à manche de bois et un sifflet d'argent en forme de cornue, pareil dont se servent à bord des vaisseaux de l'Etat les maîtres d'équipage. La cloche annonçait les changements d'exercices. Un coup de sifflet servait à réclamer le silence. C'était le prélude ordinaire d'une communication générale et presque toujours d'une réprimande. Ceux d'entre nous qui n'avaient pas la conscience irréprochable tressaillaient à son bruit aigu.

Plusieurs rangées de tableaux destinés les uns aux leçons de lecture, les autres à servir de modèle pour l'écriture, décoraient le pourtour des murailles, à la partie inférieure desquelles s'accrochaient aussi, régulièrement espacés, des demi-cercles de fer qu'une tige, retenue par un bout au sommet de l'arc et s'appuyant par l'autre sur le plancher, maintenait à hauteur de ceinture. Le moniteur, - on

appelait ainsi un élève choisi parmi les plus intelligents – enfermé dans le cercle, indiquait avec une baguette sur un tableau, accroché au mur, des mots ou des phrases que le personnel, rangé à l'entour, lisait à haute voix. – C'est pendant la leçon de lecture que j'avais fait ma première entrée.

Le milieu de la salle était occupé par une série de tables étroites et parallèles fixées au plancher. A l'extrémité de chaque table s'élevait perpendiculairement une hampe mobile surmontée d'un écriteau. On appelait cet instrument le télégraphe. Le moniteur, placé auprès du télégraphe, devait le tourner au commandement de l'instituteur. Une face de l'écriteau signalait alors au personnel de la rangée d'avoir à se tenir les coudes au corps et les mains sur les genoux comme les statues égyptiennes, pendant l'inspection qu'on allait faire du travail de chacun. Au premier rang, près de l'estrade, les commençants écrivaient avec l'index sur du sable maintenu par des petits rebords en saillie le long de la table. Une plaque de bois munie d'une poignée s'emboîtait entre les saillies : on l'y promenait comme un rabot chaque fois qu'il était nécessaire d'étendre, d'aplanir, d'égaliser le sable. Les tables du milieu étaient consacrées à l'écriture sur l'ardoise ; enfin, les dernières, percées de trous où plongeaient des écritoirs en étain, réunissaient les habiles. On tenait en haute estime ceux qui s'y asseyaient pour écrire à la plume. – Contre l'estrade, contre les supports des télégraphes, on voyait accrochées à des clous par des ficelles, des plaques de bois rondes, carrées, hexagonales, rectangulaires. Les unes, peintes en bleu et en vert avec des inscriptions élogieuses, miroitaient sous le vernis comme de la porcelaine ; les autres, plus modestement badigeonnées en blanc, portaient en lettres noires le nom des défauts habituels à l'enfance. On les suspendait au cou des écoliers pour les récompenser ou les flétrir selon leurs œuvres.

Au fond de la salle et faisant vis-à-vis au bureau, une porte à deux battants s'ouvrait sur la classe des filles. Pour peu qu'un intérêt y appelât à l'improviste M. Toupinel, il en laissait la porte entrebâillée. Bien des regards s'y dirigeaient alors, mais avec une extrême réserve, en dépit d'une curiosité que surexcitait la défense d'en franchir le seuil, renouvelée de temps à autre sous les plus sévères menaces. C'est que s'occuper des filles, s'y intéresser, participer à leurs jeux, constituait une grave atteinte, à certaines idées établies parmi nous, à l'instigation de M. Toupinel, je le soupçonne, si j'en juge par le patronage dont il favorisait la répression de ce genre de délit qui nous avait pour impitoyables justiciers. Voir, en pleine rue, gambader autour de soi, avec forces huées, quolibets et bourrades, une escorte d'écoliers qui ameutait le voisinage, n'était pas une médiocre avanie infligée au délinquant : aussi me gardai-je bien de l'encourir. Le seuil de nos voisines me fut sacré. Je ne saurais donc vous dire si la classe des filles différait de la nôtre.

Maintenant, que vous connaissez l'ensemble de l'édifice et cette partie de l'aile droite qui nous était plus particulièrement affectée, je vais vous parler du personnel qui, six heures durant chaque jour, y apportait le mouvement, le bruit, la vie enfin : de M. Toupinel d'abord, puis de l'essaim turbulent dont il s'efforçait de captiver l'attention, d'ouvrir l'esprit, de prévenir et de réprimer les écarts.

VIII

M. Toupinel ou plutôt le père Toupinel, comme nous disions aux heures d'irrévérence, marchait allègrement vers la soixantaine. Ancien officier, chevalier de la Légion d'honneur, père d'une nombreuse famille, il utilisait ses loisirs et arrondissait sa modeste pension de retraite, en dirigeant l'école mutuelle. Les notables de la ville l'avaient appelé à ce poste de confiance pour ses opinions bonapartistes et libérales. Singulier accouplement des mots ! Royaliste et libéral, on le pouvait dire sous Louis-Philippe : mais Bonapartiste et libéral ! Toujours est-il qu'après la chute de Napoléon, et pour faire pièce à ses successeurs, on le disait. Il faut croire que si les notables s'abusaient sur la valeur réelle des mots, c'était à bon escient et par pure taquinerie, car ils firent preuve d'un jugement fort droit en reconnaissant chez M. Toupinel des qualités moins illusoires et surtout moins étrangères à l'emploi qu'ils l'appelaient à remplir. On eût difficilement trouvé un plus digne homme.

M. Toupinel était de moyenne taille, maigre, nerveux, agile, sec comme du bois. La vie de bivouac dont à cette époque on ne songeait guère à mitiger les rigueurs, avait rouillé sa peau. Autour de son crâne dévasté, des cheveux floches presque blancs, qu'il ramenait de l'occiput vers les tempes, affolés au moindre souffle d'air, se rebellaient et s'éparpillaient en désordre. Ses yeux fatigués s'abritaient derrière des lunettes à monture d'argent. Les traits

caractéristiques de son visage étaient un nez un peu long, pointu, légèrement arqué, mais horizontal à la base, et une bouche aux lèvres minces, aux coins baissés, presque toujours entr'ouverts. On en voyait sortir un petit bout de langue dès qu'il s'appliquait à un travail quelconque. Ce nez et cette bouche qui lui donnaient une physionomie d'oiseau haletant et légèrement agacé, mais pourtant d'oiseau débonnaire, auraient dérouté les observations de Lavater sur les nez pointus et les lèvres minces, car M. Toupinel était le plus inoffensif des mortels. Un foulard des Indes, jaune et rouge d'ordinaire, s'enroulait autour de son cou décharné sans dissimuler un faisceau de muscles et de nerfs que cerclait aux heures sérieuses un col d'uniforme noir à liseré blanc. Fidèle auxiliaire de sa dignité, ce col la rehaussait. Dès qu'il prenait la place du foulard, une sorte de crânerie accentuait le visage du vieux soldat ; sa casquette penchée ne repoussait plus qu'une oreille ; il tenait sa règle comme un sabre et s'il promenait autour de la classe, son pas accéléré semblait rythmé par une marche que battait son souvenir. M. Toupinel avait la passion du jardinage. La bêche ou le sarcloir en main, il oubliait de bouder la Restauration et, naïf comme un guerrier, songeant alors au Soldat laboureur, il se trouvait heureux. – Pour travailler la terre, il se chaussait avec des sabots, relevait aux chevilles son pantalon, et aux poignets des manches, où, piquées dans la doublure, s'alignaient en couches des épingles déformées de toutes les dimensions, recueillies à l'aventure. Scrupuleux observateur des préceptes de l'ordre inscrits sur les murs de la classe, il avait, on le voit, une place pour chaque chose et mettait chaque chose à sa place.

Nous ne connaissons à M. Toupinel qu'un travers. Il s'imaginait sans doute que l'intelligence s'ouvre comme une porte en tirant sur quelque chose : aussi ne se faisait-il pas faute de nous tirer les oreilles. Nos mères ne lui connaissaient qu'un défaut : il fumait !

Ceci pourra sembler étrange à la génération actuelle ; mais avant 1830, le cigare en province compromettait un citadin, la pipe le déconsidérait, la chique le ravalait. La tabatière seule jouissait de larges franchises. Or, comme M. Toupinel abusait de la nicotiane au moins sous deux espèces, nous pûmes de bonne heure nous former une opinion sur le mode le plus convenable d'en user, et cette opinion fut tout avantageuse à la pipe. Bonne et honnête pipe d'écume à la calotte d'argent, aux flancs rebondis, au fourneau ventru et chaudement ambré à la base comme un poussah qui aurait pris un bain de siège dans le jus de réglisse ! Elle restait discrètement couchée sur une étagère du vestibule, parmi les piquets, les sécateurs, les cordeaux et jamais on ne la vit entrer en classe ; tandis que la tabatière, inséparable de M. Toupinel, nous donnait mille et une impatiences. Tantôt la pinçant par le milieu entre le pouce et le médius de la main gauche, il lui imprimait avec la main droite un vif mouvement de rotation ; tantôt il tambourinait sur le calendrier qui ornait sa couverture ; invariablement il la frictionnait, la caressait, la lustrait sous sa manche avant de l'ouvrir, et même invisible dans la basque d'une lévite bleu de roi, mise en branle sitôt qu'il marchait, l'éternelle tabatière se révélait encore toquant avec un bruit sec l'angle des tables rencontrées au passage. M. Toupinel avait pour son râpé des attentions exquises, des raffineries de sybarite. Il le vannait ou l'humectait pour en corriger l'humidité ou la sécheresse ; il le parfumait en y insérant une fève de Tonka, un brin d'héliotrope ou des feuilles de rose, et s'en bourrait incongrûment les narines. Ainsi pendant qu'il corrigeait nos devoirs d'écriture, suivait-on avec un intérêt tout particulier, dans ses caprices, la gouttelette filtrée par sa muqueuse nasale. On la voyait naître, grandir, contourner brusquement la commissure d'une narine, hésiter encore puis glisser à l'improviste jusqu'aux lèvres, et c'était parmi nous une jubilation véritable ; mais parfois aussi, apparaissant à bout

du nez, elle s'allongeait, oscillait en topaze liquide et, à notre grand ennui, elle s'aplatissait étoilée sur la page. M. Toupinel alors, sans nul embarras, sortait de sa poche un vaste mouchoir à carreaux bleus et rouges, se mouchait avec fracas, épongeait la goutte inopportune qui laissait sur le papier une gaufrure fauve où bavait l'encre fraîche ; puis, méthodique en tout, il repliait son mouchoir, le roulait en fuseau et le réintégrait par la pointe dans la poche de derrière qui lui était affectée.

Bien que la fantaisie soit absolument étrangère au portrait que vous venez de lire, et pour ce motif surtout, j'éprouve certains scrupules à mettre ainsi en relief les manies d'un excellent homme qui consacrait à l'essaim d'étourneaux indisciplinés, dont je faisais partie, les derniers jours d'une vie rompue à l'obéissance passive.

IX

Toutes les classes de la société fournissaient leur contingent à l'école mutuelle. L'aristocratie, la roture, le prolétariat de la ville y étaient représentés presque en parties égales, sans que les relations entre les écoliers aient sensiblement accusé ces différences de niveau social. Les principes d'égalité, de fraternité, recevaient parmi nous de constantes applications. Avec un sentiment très-vif de la justice, nous tenions en parfaite estime les meilleurs sujets, tandis que notre circonspection vis-à-vis des dominateurs de par la force avait ses limites. La ligue de nos révoltes finissait par avoir raison de tous les tyrannies. "Deux mauvais chiens en valent un bon !" disions-nous, en nous mettant deux ou trois pour assaillir un oppresseur. Mais les scènes de pugilat étaient assez rares. On vivait le plus souvent en bon accord. On se tutoyait, on participait aux mêmes jeux, aux mêmes incartades ; on partageait fraternellement une friandise. Un coup de dent la divisait au besoin, et pour peu qu'un délicat parut hésiter devant le sans-gêne du procédé, il s'attirait cette apostrophe qui nous semblait péremptoire : "Crois-tu donc que j'aie la gale ?"

Cependant s'il s'agissait de mâcher en commun, pour le rendre moins rétractile, ce morceau de caoutchouc où l'on renferme l'air qui sous la compression jaillit d'une ampoule pétillante, plusieurs s'abstenaient sans qu'on y trouvât à redire. Il est vrai que cette circonstance d'un travail qu'on se passait de bouche en bouche n'était point en jeu dans l'abstention. Elle se fondait sur une tradition fort répandue

chez les écoliers, tradition qui assigne à la gomme élastique une provenance absolument étrangère au règne végétal.

Je dois aussi confesser que les pires gamins n'étaient pas toujours ceux que nos mères prenaient sur la rue, souvent à notre requête, qu'elles habillaient de nos vieux habits et dont elles payaient les mois d'école.

Des costumes bizarres, à faire la joie d'un caricaturiste, accusaient surtout dans ce turbulent personnel, l'inégalité des conditions. Il faudrait fouiller l'œuvre de Charlet pour trouver aujourd'hui cet assemblage d'accoutrements burlesques, hétéroclites, que nous acceptions alors de la meilleure foi du monde. – C'étaient des pantalons de toutes les formes, de toutes les couleurs, trop courts, trop longs, trop larges, trop étroits ; les uns hissés jusqu'à la nuque par une bretelle, les autres boutonnés sous les bras, autour d'un corps de veste et fendus par derrière avec des hiatus qui laissaient voir la chemise. Ceux des paysans que retenaient au milieu du ventre un large bouton ou plus communément une cheville de bois, bridait aux hanches, ne pouvaient joindre le let et laissaient déborder le linge à la ceinture. Nombre d'habits bâillaient au coude, ou si par fortune une ménagère industrielle y avait apporté des pièces, c'était sans le moindre souci de les assortir à l'étoffe principale. Les cols de chemise, en toile forte, se dressaient, cuirassant l'occiput de l'une à l'autre oreille, ou rabattus, s'étendaient largement sur le dos, de l'une à l'autre épaule, comme ceux des matelots de l'Etat. Parmi les coiffures, les casquettes de loutre pelée, les chapeaux vernis avec des cassures raccommodées au fil blanc, les bonnets phrygiens en laine brune des campagnards et le serre-tête à trois pièces du premier âge, tenaient sérieusement leur comique emploi. Bien des pieds étaient chaussés de sabots, et l'unique paire de bottes que nous vîmes paraître avec des fers au talon, une

mode d'alors, fit un héro de son propriétaire, bien que sa déformation et ses cicatrices montrassent à travers quelles vicissitudes l'avaient promenée ses précédents possesseurs. – Un peu d'ordre dans la tenue, du linge blanc, un coup de peigne distinguaient ceux d'entre nous qui appartenaient à la classe aisée.

X

A cette époque la poésie de Lamartine et de Hugo n'avait pas encore inoculé aux mères de province cette sensiblerie qui, depuis, a présidé au système d'éducation dont les cocodès et les crevés du second Empire nous offrent les intéressants résultats. Elles nous aimaient sérieusement, nous entouraient d'une consciencieuse sollicitude et ne se préoccupaient guère d'étaler en public des sentiments aussi naturels. Plus réservées que d'autres ne le sont aujourd'hui, elles épargnaient le récit saugrenu de nos faits et gestes à l'auditeur, ou même à l'auditoire qui, en dépit des bienséances, accuse par une contraction des narines les bâillements étouffés de son impatience et de son ennui. Elles ne s'associaient qu'à bon escient à nos griefs et à nos enthousiasmes. Si nous leur revenions le front meurtri, l'œil orné du spectre solaire, elles examinaient avec soin les traces du horion, ne s'en exagéraient pas l'importance, y appliquaient, souvent pour la forme, emplâtre ou compresse, deux gros baisers signaient notre exéat et tout était dit. Pour qu'elles provoquassent une enquête, il fallait que l'affaire fût grave. Avec un peu moins de sagesse, elles eussent renouvelé dans notre cité paisible les querelles intestines de Vérone et conduit le brave Toupinel à l'hôpital des fous.

Un sarrau, qu'on changeait dès qu'il était besoin, nous laissait, durant os jeux, une entière liberté d'allures. Les habits neufs que, suivant un usage établi, nous recevions à Pâques, étaient réservés pour les jours de fête. Nous ne connaissions pas ces costumes de fantaisie, ces sortes de

travestissements coûteux au choix desquels rivalisent de nos jours les amours-propres maternels. – Ne sont-ce point, en effet, ces vaniteuses recherches, ces tendresses affectées, ce besoin d'exagérer l'importance de l'enfant et de le mettre en scène à tout propos, quoi d'abord en font un petit comédien insupportable. L'idolâtrie dont il se voit l'objet le rend capricieux, volontaire, opiniâtre, et la satisfaction donnée à ses perpétuelles exigences développe en lui une personnalité qui, s'affirmant avec l'âge, devient un égoïsme féroce et réfléchi. L'heure néfaste sonne alors où la mère, victime la première du despote qu'elle a formé, expie sous son joug impitoyable ses affections de parade, ses imprudentes faiblesses et ses coupables complaisances.

XII

Quand, le cœur inquiet et oppressé, je pris pour la première fois le chemin de l'école, je ne me doutais pas assurément que j'y passerais, un moins plus tard, leste, joyeux et impatient. L'amour du travail comptait pour bien peu dans cet élan. Il avait pour véritable mobile le désir de participer aux différents jeux et gamineries organisés avant et après la classe. Et puis je me rendais seul à l'école et j'en revenais de même. C'étaient mes premières heures de liberté. Jusqu'alors j'avais traîné à ma suite un Argus en cotillon, ce qui, depuis longtemps déjà, taquinait fort ma petite vanité. J'étais donc libre ainsi que la plupart de mes camarades. – Bonté divine ! Nous faisons de cette liberté un bel usage. Les singes sont les plus spirituels des animaux malfaisants, a dit Edmond About, qui se connaît aux choses de l'esprit. Ils ont, en effet, l'instinct des méfaits burlesques, tandis que les gamins font le mal sans qu'il y ai pour eux, comme pour les sots, des hasards spirituels.

Notre bande était éminemment dévastatrice. Un an après l'installation de l'école on avait dû nous interdire le cloître et construire à la hâte ce couloir qui, je l'ai dit, menait directement de la cour d'entrée à la classe. Mais quand cette mesure fut prise, nombre de fenêtres déjà se trouvaient trouées par des projectiles, comme les toiles d'araignée après la pluie, et l'on en voyait d'autres dont nous avions déchaussé les vitraux pour garnir nos flèches avec le plomb mou qui les sertissait. Le plâtre des murailles, gondolé par l'humidité, avait sous le choc de nos poings ou de nos pieds,

laissé choir de larges plaques et toute surface blanche était illustrée d'un croquis au charbon ou à la sanguine.

C'était aussi avant la classe qu'on troquait les menus objets ayant cours sur le marché et dont, en cette prévision, plus d'un se bourrait les poches avant de quitter sa demeure. – Si jamais il vous arrive d'inventorier une poche d'écolier, vous en verrez, comme du cerveau d'un fou, sortir des choses incohérentes et bizarres. – Les trocs révélaient chez quelques-uns des instincts commerciaux et rapaces d'une effrayante précocité. Ils étaient pour d'autres une occasion de perdre leurs premières plumes et de commencer ainsi le rôle de pigeon auquel ils semblaient prédestinés.

Si la flétrissure que le bon Lafontaine imprime au jeune âge dans un hémistiche célèbre tendait à s'effacer, les gamins d'une école mutuelle, réunis en groupes, se chargeraient de lui donner une consécration nouvelle. Ils sont en effet bien véritablement sans pitié. Il faut les voir harceler un homme ivre ou quelque malheureuse idiote, les poursuivre de huées, les couvrir de boue et souvent les faire choir sans souci du pavé. Il faut les voir, l'esprit en éveil, combinant des niches perfides, tendant des traquenards, caressant des animaux que, pour se distraire, ils lapident le moment d'après. Aussi ces jours passés, à en juger par l'empressement curieux qu'une bande d'enfants mettait à suivre jusqu'à la rivière voisine un valet chargé d'y jeter une portée de jeunes chats, il m'a paru qu'on pouvait, sans trop d'exagération, supposer que, s'ils donnent leur sou à l'œuvre de la *Sainte enfance*, ces charitables marmots le donneraient également pour voir noyer les petits Chinois dans le fleuve jaune. – Les dévouements généreux ne rehaussent pas fréquemment le caractère de leurs relations. Il est rare qu'un méfait assez grave pour faire punir un camarade ne trouve pas quelque délateur ; sauf ensuite à implorer la grâce de celui qu'on a trahi. Les écoliers se connaissent si bien qu'ils

se gratifient d'une mutuelle suspicion. Une avance, un conseil, une attention délicate venant de l'un d'entre eux les étonnent à tel point que d'emblée ils y flairent un piège. S'ils sont réunis, une friandise n'est pas offerte à un nouvel arrivant sans qu'il l'explore sous toutes les faces des yeux et des narines, et, cette investigation ne lui suffisant pas, il promène sur son entourage un regard scrutateur et l'adjure de déclarer si la libéralité dont on le favorise cache ou non une perfidie. – Sans décliner toute participation aux gamineries dont les environs de l'école étaient journellement le théâtre, je devais – il faut aussi le dire – à l'éducation de la famille et peut-être à quelque surveillance, une retenue que plusieurs parmi nous, livrés au hasard du pavé, ne pouvaient guère attendre que de l'intuition. Pourquoi d'ailleurs ferais-je à mon sujet de niaise réserves ? L'effronterie, sous ses formes même les moins sérieuses, a toujours été antipathique à ma nature : aussi évitais-je les jeux bruyants dès qu'ils se produisent sur la voie publique et, s'il arrivait qu'à l'étourdie je m'y fusse engagé, j'en éprouvais bientôt une telle gêne que pour m'y soustraire j'avais toujours d'ingénieux subterfuges.

XII

Quand, le cœur inquiet et oppressé, je pris pour la première fois le chemin de l'école, je ne me doutais pas assurément que j'y passerais, un moins plus tard, leste, joyeux et impatient. L'amour du travail comptait pour bien peu dans cet élan. Il avait pour véritable mobile le désir de participer aux différents jeux et gamineries organisés avant et après la classe. Et puis je me rendais seul à l'école et j'en revenais de même. C'étaient mes premières heures de liberté. Jusqu'alors j'avais traîné à ma suite un Argus en cotillon, ce qui, depuis longtemps déjà, taquinait fort ma petite vanité. J'étais donc libre ainsi que la plupart de mes camarades. – Bonté divine ! Nous faisons de cette liberté un bel usage. Les singes sont les plus spirituels des animaux malfaisants, a dit Edmond About, qui se connaît aux choses de l'esprit. Ils ont, en effet, l'instinct des méfaits burlesques, tandis que les gamins font le mal sans qu'il y ait pour eux, comme pour les sots, des hasards spirituels.

Notre bande était éminemment dévastatrice. Un an après l'installation de l'école on avait dû nous interdire le cloître et construire à la hâte ce couloir qui, je l'ai dit, menait directement de la cour d'entrée à la classe. Mais quand cette mesure fut prise, nombre de fenêtres déjà se trouvaient trouées par des projectiles, comme les toiles d'araignée après la pluie, et l'on en voyait d'autres dont nous avions déchaussé les vitraux pour garnir nos flèches avec le plomb mou qui les sertissait. Le plâtre des murailles, gondolé par l'humidité, avait sous le choc de nos poings ou de nos pieds,

laissé choir de larges plaques et toute surface blanche était illustrée d'un croquis au charbon ou à la sanguine.

C'était aussi avant la classe qu'on troquait les menus objets ayant cours sur le marché et dont, en cette prévision, plus d'un se bourrait les poches avant de quitter sa demeure. – Si jamais il vous arrive d'inventorier une poche d'écolier, vous en verrez, comme du cerveau d'un fou, sortir des choses incohérentes et bizarres. – Les trocs révélaient chez quelques-uns des instincts commerciaux et rapaces d'une effrayante précocité. Ils étaient pour d'autres une occasion de perdre leurs premières plumes et de commencer ainsi le rôle de pigeon auquel ils semblaient prédestinés.

Si la flétrissure que le bon Lafontaine imprime au jeune âge dans un hémistiche célèbre tendait à s'effacer, les gamins d'une école mutuelle, réunis en groupes, se chargeraient de lui donner une consécration nouvelle. Ils sont en effet bien véritablement sans pitié. Il faut les voir harceler un homme ivre ou quelque malheureuse idiote, les poursuivre de huées, les couvrir de boue et souvent les faire choir sans souci du pavé. Il faut les voir, l'esprit en éveil, combinant des niches perfides, tendant des traquenards, caressant des animaux que, pour se distraire, ils lapident le moment d'après. Aussi ces jours passés, à en juger par l'empressement curieux qu'une bande d'enfants mettait à suivre jusqu'à la rivière voisine un valet chargé d'y jeter une portée de jeunes chats, il m'a paru qu'on pouvait, sans trop d'exagération, supposer que, s'ils donnent leur sou à l'œuvre de la *Sainte enfance*, ces charitables marmots le donneraient également pour voir noyer les petits Chinois dans le fleuve jaune. – Les dévouements généreux ne rehaussent pas fréquemment le caractère de leurs relations. Il est rare qu'un méfait assez grave pour faire punir un camarade ne trouve pas quelque délateur ; sauf ensuite à implorer la grâce de celui qu'on a trahi. Les écoliers se connaissent si bien qu'ils

se gratifient d'une mutuelle suspicion. Une avance, un conseil, une attention délicate venant de l'un d'entre eux les étonnent à tel point que d'emblée ils y flairent un piège. S'ils sont réunis, une friandise n'est pas offerte à un nouvel arrivant sans qu'il l'explore sous toutes les faces des yeux et des narines, et, cette investigation ne lui suffisant pas, il promène sur son entourage un regard scrutateur et l'adjure de déclarer si la libéralité dont on le favorise cache ou non une perfidie. – Sans décliner toute participation aux gamineries dont les environs de l'école étaient journellement le théâtre, je devais – il faut aussi le dire – à l'éducation de la famille et peut-être à quelque surveillance, une retenue que plusieurs parmi nous, livrés au hasard du pavé, ne pouvaient guère attendre que de l'intuition. Pourquoi d'ailleurs ferais-je à mon sujet de niaise réserves ? L'effronterie, sous ses formes même les moins sérieuses, a toujours été antipathique à ma nature : aussi évitais-je les jeux bruyants dès qu'ils se produisent sur la voie publique et, s'il arrivait qu'à l'étourdie je m'y fusse engagé, j'en éprouvais bientôt une telle gêne que pour m'y soustraire j'avais toujours d'ingénieux subterfuges.

XIII

Sur bien des rues de province croît une herbe qui, on l'assure, laisse tomber ses graines dans l'esprit. J'aimerais m'élever contre cette impertinente assertion ; mais ne pouvant être à la fois juge et partie dans une cause qui m'intéresse, je me borne à constater la présence de l'herbe entre les pavés de certaines rues. C'est dire qu'elles sont peu fréquentées? Tout au plus, en effet, de temps à autre, y peut-on signaler une charrette maraîchère, traînée par des chevaux qui, clopin clopant, s'en vont à peine réveillés par la sonnette suspendue à leur cou. Nombre de maisons même doivent tomber sans que leurs fenêtres jamais se soient ouvertes sur le passage d'une voiture de maître. Les enfants peuvent donc, sans inconvénients pour la circulation, s'y livrer à leurs ébats.- La rue qui longeait le couvent commençait presque la campagne et n'était point pavée, ce qui permettait d'y cultiver différents jeux suivant les saisons. L'un d'eux fort primitif et que vous ne connaissez pas, j'imagine, souvent reparaisait et toujours avec une nouvelle faveur. Il consistait à pétrir, à modeler en forme de lampion une pelote de terre glaise dont on plaquait ensuite violemment le côté concave contre une dalle. L'air comprimé sous le choc faisait éclater dans une explosion la mince paroi supérieure, d'où résultait, pour peu qu'on se livrât en nombre à cet exercice, une véritable fusillade renouvelée avec une ardeur telle que la brusque apparition de M. Toupinel, à l'heure de la classe, pouvait seule y mettre un terme.

Le succès de cet aimable passe-temps était néanmoins balancé par une autre invention plus féconde en péripéties. Nous opposions une digue au ruisseau qui partageait la rue et courait vers le port. Sur l'eau élargie et tranquille, on disposait en ligne un certain nombre de chaussures, puis on renversait le frêle barrage. Dans un hourra, l'écluse emportait alors les flotteurs. Cahotés, heurtés, tournoyants, ils s'en allaient escortés par une bande de gamins bruyants qui sautaient à cloche-pied et qui, aux divers incidents de ces régates fantaisistes, remplissant l'air de clameurs, attirait à la fenêtre les bourgeois en émoi. Celui dont le soulier touchait le premier au but désigné, gagnait en enjeu convenu d'avance entre les concurrents. – Un de nos camarades, que nous avons surnommé *l'Homme* à cause de sa naissante présomption, cultivait le susdit amusement avec un entrain passionné. – Je le vois encore dans sa manœuvre, affairé, nerveux, la face allumée, se préoccupant peu de marcher sur ses bas, tout entier aux évolutions capricieuses de l'esquif où il a mis ses espérances ; je le vois le suivre dans ses soubresauts, trépigner impatient si l'objet tournoie dans les remous, s'il hésite sur un bas-fond, s'il s'arrête indécis contre un obstacle ; battre des mains tout joyeux dès que, repris par le courant, il précipite son allure, puis mesurer d'un œil satisfait l'avance qu'il a déjà gagnée sur ses rivaux : vingt pas à peine le séparent du but ; sûr d'y arriver le premier, il jubile et déjà chante victoire ; hélas ! fortune ennemie ! il a compté sans l'idiot, cet éleveur de geais que je vous ai fait connaître dès mes premières pages. Riverain du ruisseau, lui aussi, dans je ne sais quel intérêt, vient d'établir une digue devant sa porte et le soulier qui s'est avancé en triomphateur au milieu de la retenue, s'y prélassa comme un navire à l'ancre. Sans souci de l'idiot penché sur son lac et peut-être absorbé dans la contemplation de ce ciel que lui promet l'Écriture, *l'Homme* avec une résolution et une sûreté de coup-d'œil qui ne lui ont point failli – il l'a prouvé – aux heures critiques de sa carrière navale, envoie du pied le

barrage importun à tous les diables : le flot s'élanche et, talonné par l'escadre, le soulier bondit et passe à la barbe de l'idiot stupéfait. – Bientôt pourtant son œil atone s'allume ; il comprend, il a compris et l'instinct vengeur traversant sa pauvre cervelle atrophiée, il se lève, court à l'audacieux démolisseur et lui décoche au bas des reins un coup de pied d'élite. Courbé à demi, pour étudier dans ses caprices l'esquif qui porte sa fortune, l'Homme, sous la violente apostrophe, se redresse pareil à un arc dont on casse la corde, porte incontinent la main à l'endroit offensé, recule pour mieux fondre sur son brutal agresseur ; mais, circonspect, il se ravise, et se borne à lancer rageusement, en guise d'imprécation à l'ennemi, la bizarre mimologie dont celui-ci fait la leçon habituelle de son malheureux geai, puis détalant aussitôt il regagne sa demeure, sans se préoccuper du soulier qui, tanguant et roulant à vau-l'eau, chemine vers la rivière. – Si la riposte de mon camarade me sembla médiocre, - sans doute parce que je ne pouvais alors apprécier tout ce qu'elle recélait de prudence et de philosophie chrétienne, - la fin récente de l'aventure m'a laissé un enseignement : c'est combien la mémoire conserve avec opiniâtreté certaines impressions, n'importe comment elle les a prises. En effet, témoin il y a bien des années de cette petite scène, j'en gardais un vivant souvenir. Les acteurs avec leur physionomie, leur costume, le lieu de l'évènement, j'aurais pu tout crayonner, mais je supposais à tort que ma mémoire, par un singulier caprice, pouvait seule rester fidèle à des faits et gestes aussi puérils. En voici la preuve : - L'hiver passé, dans un salon officiel, je rencontrai ce même camarade d'enfance qui, pour n'avoir pas été jadis un paladin, n'en est pas moins devenu un officier de mérite. Il me confia qu'il allait adresser à un puissant personnage de la réunion une requête assez téméraire. En vain j'essayai de l'en dissuader. Rien ne fit, mon homme avait gardé le présomptueux aveuglement du premier âge. Je le vis entamer l'entretien et bientôt je compris que ses prétentions

essuyaient un véritable échec. Quand il passa devant moi, déconcerté, en quittant l'homme d'Etat : - Eh bien ? lui dis-je. Il fit un haut-le-corps significatif, comme sous un choc désagréable, et, les dents serrées, il murmura les onomatopées de l'idiot dont en cette circonstance, l'application du moins ne me fut pas énigmatique. – C'était reconnaître et me révéler implicitement qu'une fois encore il venait de rompre la digue.

XIV

Les jeux interdits étaient, on le devine, ceux que nous recherchions avec le plus de zèle. Un serrurier chargé du service des boîtes d'artillerie pour la fête du roi et, à son défaut, le premier braconnier venu nous vendait de la poudre. Nous en chargions des canons d'os qui éclataient une fois sur deux, sans résultat trop fâcheux pour les artilleurs. Concluez-en que si le hasard ne prêtait point d'esprit à nos incartades, la providence avait pour elles des mansuétudes infinies.

Un jour, dans un sentier voisin de l'école, nous creusâmes un trou, nous y mîmes une poignée de poudre recouverte de terre et de cailloux ; une tige creuse où plongeait une bande d'amadou, établissait une communication avec l'intérieur : nous appelions cela une mine. Dès que l'amadou fut allumé, nous cherchâmes un refuge dans le boyau noir d'un aqueduc en réparation, et, cachés derrière les battants vermoulus d'une porte, nous attendions l'effet de notre machine, quand à travers les ais disjoints, nous vîmes paraître à l'entrée du sentier un promeneur absorbé dans la lecture d'une gazette. – Oh ! c'est mon père, dit une voix, - Prévenons-le, il va sauter. – Sacristi ! n'en faites rien, je serais *rincé* !

On se tu. Le lecteur confiant s'avancait au pas de procession. Parfois il s'arrêtait, lisant toujours. De notre place on ne pouvait apercevoir la légère fumée de la mèche. – Bah ! fit-on, le feu est éteint ! En ce moment des grains de

poudre tombés sur le sol flambèrent avec une légère fumée blanche. Alors quelqu'un : - La mèche brûle encore, ma fois tant pis, je vais crier gare !

Une main prestement lui ferma la bouche. J'étais haletant. Le lecteur fit un pas : comme Empédocle il touchait au cratère. Il en fit deux, puis trois, laissant le danger derrière lui. – Un ouf ! de commun soulagement était à peine sorti de nos poitrines, que dans une explosion et dans un nuage, un jet de terre et de graviers sortit du sol et retomba en grêle sur le chapeau et le journal du promeneur. – Cri de détresse, bond, grimace, effarement, tout disparut dans le tourbillon. – "Où sont les gredins ? ..." s'écria l'infortuné, pâle et l'œil égaré. Il n'acheva point. S'imaginant que des malfaiteurs apostés aux environs en voulaient à ses jours, notre brave bourgeois battit en retraite au plus vite et fort à propos, car en proie à une hilarité convulsive, nos hoquets nous eussent dénoncés au fond du réduit. – Quelques heurs plus tard on racontait que l'honorable M. de G***, adjoint au maire, venait d'échapper à une machine infernale. Le commissaire de police se rendit sur le théâtre de l'évènement. Inspection bientôt faite, il en revint haussant les épaules. Nonobstant, M. de G*** ne se fit pas faute de narrer depuis, ce qu'il nommait un attentat dont il accusait les libéraux. – Franklin dit qu'un secret ne saurait être gardé entre trois personnes que s'il y en a deux de mortes. Je sais un quatuor de gamins qui, tout le temps nécessaire, a garé le secret de cette équipée ; mais, y songeant maintes fois, j'ai frémi des conséquences qu'elle pouvait avoir. Nous ne pouvions, en effet, composant avec notre conscience, alléguer que nous savions la mine parfaitement inoffensive, puisque nous nous mettions à couvert de ses atteintes, et telle était pourtant note égoïste insouciance que pour échapper à un châtiment douloureux, l'un de nous n'hésitait pas à courir le risque d'endommager l'imprudent auteur de ses jours.

XV

Nous avions aussi nos combats et nos chasses. – Dans les scènes de pugilat, on décréait de félonie un coup porté autrement que avec les poings ; mais si deux camps opposés entraient en lutte, les mottes de terre, les cailloux, la boue du ruisseau pouvaient être utilisés. Nous connaissions néanmoins un mode de combat où figuraient des armes plus dignes. Elles se composaient de deux baguettes, l'une flexible, aiguisée par un bout, l'autre plus résistante. Les projectiles étaient des glands verts dont nous faisons d'avance une ample provision. On se séparait en deux bandes ; on piquait les glands à l'extrémité aiguë de la baguette élastique, qu'on fouettait ensuite avec vigueur contre la baguette rigide, horizontalement tenue. Chassés par la violence du choc, les glands volaient de l'un à l'autre camp et y cinglaient plus d'un visage. Cet ingénieux exercice se terminait presque toujours par des cris et des pleurs, mais la tutélaire providence à laquelle j'ai déjà rendu des actions de grâce nous préserva de tout sérieux accident ; il n'y eût jamais, que je sache, le moindre œil crevé.

La chasse au crapaud recrutait chaque fois un personnel zélé. – Les gamins ont toujours poursuivi d'une haine aussi féroce qu'aveugle l'inoffensif et infortuné batracien. Il courait sur son compte je ne sais quelle histoire de bave venimeuse et corrosive qu'il est accusé de cracher au visage de ses ennemis, et, chose plus terrible encore, il avait, disait-on, une pierre précieuse dans la tête. Il n'en

fallait pas tant pour que notre bande crédule et poltronne le traitât en malfaiteur de la pire espèce et considérât sa destruction comme un acte légitime et méritoire.

C'est sous les décombres des communs, parmi les moellons, les pierres de taille, les vastes dalles éparses, ourlées de ronces et d'orties que d'ordinaire on rencontrait tapi le hideux animal. Les plus téméraires, unissant leurs bras et leurs efforts, soulevaient une dalle et la renversaient sens dessus-dessous, au milieu de l'anxiété générale. Alors apparaissait le plus souvent sur le terreau noir et humide un ver à demi rentré dans sa gaine de terre, ou bien des familles de perce-oreille ou de cloportes, stupéfaites de voir profaner les mystères de leur vie intime. Mais quelquefois aussi, comme Atlas soulagé de porter le monde, un crapaud brusquement découvert se gonflait, voûtait son dos tuberculeux, attachait sur nous de gros yeux saillants, glauques, éblouis. Une grêle furieuse de pierres l'assaillait aussitôt et le réprouvé, sans abri, sans défense, sans agilité pour fuir, sans voix pour se plaindre, se vautrait de ci, de là, jusqu'au moment où renversé, traînant ses yeux, vomissant ses entrailles, les pattes agitées de frémissements spasmodiques, il disparaissait, écharpé, sous un amas de cailloux.

L'intérêt de cette chasse parfois se rehaussait d'émotions sérieuses où le crapaud ne comptait plus. Dans les fréquents rapports que sa fortune adverse lui ménageait avec nous, son impuissance à se défendre s'était manifestée de telle sorte que bon nombre de sceptiques – il en est à tout âge – l'accusant d'avoir usurpé sa réputation, bravaient ses atteintes. Cependant leur jactance ne tenait pas devant la rencontre fortuite d'un autre animal immonde, que l'on se gardait bien de chercher et qui, lui aussi, hantait les décombres du parc. Cet animal joue un rôle actif dans nos superstitions populaires. Il est au lézard ce que le crapaud

est à la grenouille. On le nomme le sourd. Ses attributs, si l'on en croit encore aujourd'hui les gens de la campagne, sont effrayants et surnaturels. Non seulement il vit dans l'eau et dans les flammes, mais son regard comme celui du fabuleux basilic, est fatal. Si parmi ses persécuteurs il avise et choisit une victime, il s'élanche sur elle, s'y cramponne et y fait son trou ainsi qu'un fer rouge. Ce n'est pas tout : "Le sourd ôte le baptême", disent les paysans. Pourquoi et comment ? On ne l'a jamais su. Toujours est-il que, à ces différents titres, le sourd figure dans un dicton que les écoliers se répétaient avec une gravité inquiète : - "Si la taupe voyait, si le sourd entendait, si le bœuf connaissait sa force, nul ne pourrait vivre sur terre." – Cependant le sourd était pour la plupart d'entre nous une bête fantastique. On se pressait autour de ceux qui prétendaient en avoir rencontré un. Ils devenaient célèbres ; aussi se complaisaient-ils à faire de l'animal des descriptions extravagantes, toujours écoutées avec le même intérêt avide et plein de terreur. L'un d'eux produisit même en classe, je ne sais quelle gravure d'exorcisme, où le démon s'échappait de la bouche fumante du possédé sous la forme d'une salamandre. Il n'en fallut pas davantage pour que le théâtre de la chasse au crapaud fût réputé lieu maudit, et, en cette qualité, respecté comme si Satan lui-même s'en était constitué le gardien.

Longtemps encore le sourd aurait pour moi conservé son prestige d'épouvante, si m'amusant avec un camarade à trouer à coups de pierres le fin tapis de lenticules étalé sur une mare, nous n'eussions fait émerger de l'eau dormante une sorte de lézard noir, rayé de jaune, à la tête épaisse, au dos rugueux, aux mouvements gauches et empesés.

- Dieu, la vilaine bête ! Si c'était un sourd ? m'écriai-je alarmé.

- Eh bien ! après ? fit mon compagnon qui, étranger au pays et ignorant de ses superstitions, ne comprenait rien à ma défiance.

- Dame ! prends garde, le sourd est, dit-on, un animal redoutable.

- Redoutable ! allons donc, ça n'a jamais fait de mal à personne ; c'est laid, c'est froid, c'est bête et voilà tout.

Ce disant, il atteignait avec une branche l'animal fort empêtré dans le limon et l'aidait à prendre pied. J'étais confondu de tant d'audace. Du bout de sa branche et sans la moindre crainte, mon camarade continuait à flatter, à frictionner, à renverser le malheureux amphibie qui, trouvant à peine la force de se mouvoir, nous paraissait bien l'être le plus inoffensif de la création.

Avec ses allures engourdis, sa peau vernie, tendue comme infiltrée, il semblait avoir déjà subi un commencement de préparation pour figurer sur les étagères d'un naturaliste.

- Qu'allons nous faire de ce lézard en caoutchouc ? dit mon mi, le soulevant de terre par la queue. Je reculai prudemment.

- Dame ! si tu m'assures que ce n'est pas traître.

Il haussa les épaules.

- Eh bien ! alors *fiche-le* à l'eau !

Chose dite, chose faite ; le sourd balancé comme un pendule s'en fut décrivant une parabole tomber en plein marécage, trop heureux sans doute d'en être quitte à ce prix.

Le chevalier de Gozon, rentrant à Rhodes, après sa rencontre avec le dragon, ne dut pas être plus triomphant que moi quand je revins à l'école. Comme d'autres, j'eus tout un jour de célébrité. Moi aussi j'avais vu le sourd ! Mais

plus modeste que mes prédécesseurs, je dédaignai d'augmenter ma gloire en produisant une description fantaisiste de l'animal. Je contribuai même à ruiner sa réputation et je le regrette aujourd'hui, car dès que fut ébranlée la foi en ses ressources défensives, on le poursuivit avec le même acharnement que son compagnon d'infortune, le crapaud.

XVI

Etourdis, imprudents, poltrons ; telles étaient, je dois le reconnaître, les qualifications les moins injustement méritées par certains d'entre nous. Toutefois je veux pour l'une d'elles, la dernière, faire valoir quelques circonstances atténuantes. Cela vous étonnera sans doute, vous qui avez été élevé dans une capitale à l'esprit sceptique et impitoyable aux superstitions démodées. Vos y faites volontiers tourner un chapeau, parler des tables, vous y cultivez au besoin la somnambule ; mais la foi vous manque. Votre superstition, comme celle de Schiller dans ses plus émouvantes ballades, toujours laisse percer le bout d'oreille d'un railleur.

Au contraire, dès le berceau, le chant des nourrices et leurs histoires de pronostics, de pressentiments, qu'on nomme chez nous des intersignes – un mot que j'ai en vain cherché dans le dictionnaire – nous ont révélé tout le sinistre et bizarre personnel des cauchemars, où mêlés aux démons, aux farfadets, à la séquelle des êtres chimériques qui servent d'épouvantails aux enfants et aux simples, figurent avec des attributions parfaitement définies le sourd et le crapaud. – Nos veillées d'hiver à la campagne, et même à la ville autour de l'âtre des cuisines, quand notre turbulence nous faisait exiler du salon pour ne pas troubler le grave et silencieux whist, à deux sols la fiche, joué sous l'abat-jour vert, nous avaient initiés aux mœurs nocturnes des *buguel-noz* (1), des *potret ar sabbat* (2), des *corriganet* (3) et autres coryphées

²(1) Enfants de la nuit. – (2) Affiliés de sabbat – (3) Nains, lutins nocturnes.

de la sorcellerie bretonne. – Un bruit de roues, la nuit, dans le chemin creux, le ver qui frappe à petits coups réguliers et intermittents le vieux bois où il chemine, la chouette au cri plaintif, étaient pour nous le char de la mort, le marteau de la mort, l'appel de la mort, tous funestes présages, et ces sombres billevesées se fixaient dans notre mémoire, bien autrement que "la science du bonhomme Richard" étalée sur les tableaux de lecture. Je comptais parmi ceux qui savaient assez bien lire pour ajouter au répertoire des superstitions locales, certaines aventures romanesques d'une saveur moins originale et plus et plus niaise. Ces brochures dont le colportage infeste la province, imprimées sur papier de rebut et ornées de gravures sur bois, sinistres dans leur forme primitive : le *Spectre de feu* ; le *Château d'Albert* ou le *Squelette ambulante* ; le *Dragon rouge* à l'usage des sorciers, et autres inepties du même genre, achetées par nos bonnes, finissaient par nous tomber entre les mains. Elles étaient lues, relues, racontées, commentées, surtout acceptées comme l'évangile. C'est vrai puisque c'est imprimé, disions nous, et ces lectures ouvraient un champ plus large à nos esprits avides d'émotions frissonnantes.

XVII

L'ancienne communauté avec ses cloîtres, ses galeries, ses vastes salles, ses combles silencieux et déserts où le portier pénétrait seul, de temps à autre, pour ouvrir les fenêtres au soleil, ne pouvait manquer de prêter son cadre aux plus folles inventions. Suivant des récits auxquels chacun de nous collaborait en quelque sorte sans y prendre garde, il s'y passait de lugubres choses. On y avait entendu des bruits étranges, des sons de cloches, des ferrailles entrechoquées, des sanglots et des hurlements. – A la mort du syndic des gens de mer, qui avait là son logis, certaine histoire dont l'inventeur demeura inconnu circula parmi nous. Pendant l'*Angelus* du soir, Clampin s'occupant à fermer les croisées des étages supérieurs, avait, assurait-on, vu passer dans les profondeurs ténébreuses d'un corridor, le défunt escorté d'une procession de nonnes. Tous portaient des cierges et psalmodiaient l'hymne des trépassés. Demi-fou de terreur, il avait descendu les escaliers quatre à quatre et s'était réfugié dans sa loge plus mort que vif. Naturellement nous avons interrogé le témoin supposé de la funèbre apparition, mais celui-ci, tout bête qu'il fût, jugeant du parti qu'il en pouvait tirer pour nous empêcher – crainte fort illusoire – d'aller commettre des dégâts dans les salles, se garda bien de la démentir.

Les poltrons assez généralement aiment à expérimenter les voluptés poignantes de l'effroi. Nous avons à cœur de visiter les salles. Aussi l'hiver, quand la classe finissait à la nuit tombante, plus d'un s'attardait pour

accompagner Clampin dans sa ronde accoutumée à travers ces mystérieux étages où, pour un empire, nul de nous ne se fût aventuré seul. Néanmoins l'heure venue, l'allure fanfaronne avec laquelle nous emboîtions le pas derrière notre guide se modifiait à mesure que nous gravissions les escaliers de pierre. On avançait se touchant les codes. C'était à qui ne fermerait pas la marche. Un réduit obscur, la porte entrebâillée d'une cellule nous étaient suspects, et le plus débonnaire des hiboux n'en serait pas sorti effarouché, sans effaroucher bien plus encore la vaillante escorte du portier qui se fût débandée avec des cris de détresse.

XVIII

Bien que ces expéditions n'offrissent jamais l'ombre d'un prétexte aux hâbleries, nous en revenions avec une gravité mystérieuse, une importance qui donnait à penser. Les grecs ne devaient pas quitter autrement l'ancre de Trophonius. On n'osait pourtant risquer sur l'heure une des bourdes ordinaires, mais une couardise exceptionnelle développant toujours chez quelques-uns d'extrêmes délicatesses de perceptions, eux-là s'imaginaient avoir vu des formes, avoir entendu des bruits de l'autre monde. Communiquant leur fiction d'abord avec humilité, ils s'appliquaient à leurs compagnons d'aventures, des circonstances à demi-inventées, des indices inaperçus ; puis la bonne volonté aidant à la bonne foi, l'embryon mensonger, accueilli avec une complaisance encourageante, prenait corps, se produisait, s'affirmait enfin avec une telle audace que les plus loyaux, n'osant plus le démentir, en devenaient complices. C'est ainsi qu'ayant fait partie d'une visite sous les combles de l'édifice, je partageai au retour la croyance commune et demeurai persuadé "qu'on" avait vu au bout d'un bras noir, velu, démesuré, une main griffue sortir d'une cellule et une tête de mort apparaître au judas d'une porte.

XIX

Avec de pareilles aptitudes à nous forger des chimères, il était naturel que la solitude et les ténèbres fussent les plus redoutés parmi les moyens de répression qu'on apportait à nos incartades. – Je vous ai parlé d'une loge obscure qui, dans un coude du corridor d'entrée, faisait vis-à-vis à l'une des portes de la classe. C'était le lieu de méditation où l'on confinait ceux d'entre nous que ne réduisaient pas les punitions ordinaires. Elle mesurait à peine quatre enjambées. Dans la paroi du milieu s'ouvrait une niche profonde où l'on rangeait en batterie, pendant l'été, les tuyaux démontés d'un poêle. – Que de fois j'ai occupé cette loge ! Debout, immobile, l'œil collé au trou d'un loquet absent, un peu élargi au couteau par les habitués du local, comme l'indiquait l'odeur du sapin frais haché, mon regard demeurait fixé sur la porte de la classe. Si elle s'ouvrait, une clarté soudaine, une flèche de lumière, m'éblouissait un instant pour me rendre encore l'obscurité plus intense, et je me sentais envahir par les plus absurdes terreurs. Les cylindres me semblaient autant de repères où devaient loger tout ce que je connaissais d'insectes et de reptiles malfaisants. Qu'une souris rôdeuse s'avisât d'en faire grincer la tôle sonore ; qu'un souffle égaré de la brise leur arrachât le plus vague murmure, je frissonnais comme un feuille de tremble, je me collais dans mon coin, anxieux, sans haleine, et il me semblait entendre mon cœur battre à coups désordonnés dans la muraille. Un peu rassuré dès que le bruit s'éteignait, l'œil de nouveau appliqué à l'étroite ouverture, je me reprenais à contempler la porte fermée de

la classe, à écouter le bourdonnement des lectures, à respirer l'odeur résineuse du sapin contre lequel je m'aplatissais le nez.

Le parterre m'envoyait ses gazouillements joyeux, le parfum de ses fleurs, et d'un fouillis de ronces voisin sortait un arôme exquis de mûres sauvages. – Parfois d'irrégulières alternatives de lumière et d'ombre m'indiquaient un ciel aux nuages tourmentés. Je m'appliquais alors, pour me distraire, à deviner quelle allait être la durée des éclipses, en comptant jusqu'au chiffre que je fixais d'avance. – Une branche d'arbre balancée, un vol d'oiseaux se pourchassant à l'entrée du vestibule, prolongeaient sur le pavé des ombres plus ou moins rapides, et si un pas faisait crier le gravier du jardin, l'arrivant était signalé dès qu'il touchait au seuil de la porte par une silhouette démesurée qui s'étendait jusqu'au mur du couloir. Toute marche d'emblée nous semblait suspecte. Mais notre oreille attentive, exercée, discernait vite le pas grave et mesuré d'un visiteur, du piétinement menu, capricieux, inégal, d'un écolier. Aussi attendions-nous le premier avec confiance, l'œil appliqué au pertuis dont j'ai parlé, tandis que l'ombre du second apparaissant sur les dalles, nous faisait quitter méfiants notre observatoire pour échapper à une triviale facétie, devenue traditionnelle. Les habitudes de la loge étaient connues de tous, et l'on savait juste l'endroit où il fallait diriger un jet de salive, quand on n'avait pas fait de ses joues un réservoir, en passant auprès de la fontaine du jardin. L'usage constant de cette manœuvre avait laissé des traces sur la peinture à la détrempe dont était badigeonné l'extérieur de la porte. Plus d'une fois elle avait aggravé mon infortune, alors que j'écoutais ingénument quelques paroles de commisération hypocrite tout à coup interrompues par le procédé perfide qui me laissait confus et le visage souillé.

A cette loge se rattache un épisode de ma vie d'écolier ; il en marqua les dernières heures et me montra M. Toupinel sous un aspect que je n'eusse jamais soupçonné s'il ne s'était révélé à mes dépens. C'est une des rares occasions où l'excellent homme se soit départi d'une patiente mansuétude, chaque jour soumise à de rudes épreuves. Cet épisode, mêlé d'incidents qui m'égaient aujourd'hui, mais dont je m'exagérait singulièrement jadis la gravité, traverse mes souvenirs avec un intérêt tout spécial ; aussi vous le raconterai-je dans ses moindres détails.

XX

Un matin j'arrivai en retard : la classe était commencée depuis une heure. Dès mon entrée dans le corridor, des sanglots m'apprirent que la loge était occupée. Je fis aussitôt volte-face, et courant à la fontaine voisine, j'en revins les joues gonflées comme un Triton, puis m'effaçant de mon mieux contre le mur pour dissimuler mon ombre, j'avançai avec mille précautions. – Une envie folle de rire soulevait ma poitrine par saccades à cette seule idée que mon espièglerie de mauvais goût allait être couronnée d'un plein succès. – Trois pas à peine me séparaient de la loge, quand un malencontreux râteau dont je venais de contrarier l'équilibre, raya la muraille et s'abattit sur le pavé. Me croyant éventé, je m'arrêtai immobile et l'oreille tendue. Les sanglots continuaient. Je pus alors, non sans surprise, constater une façon de gémir qui, n'ayant du ton ni de la méthode ordinaire, me tint fort perplexe. En outre, deux doigts du prisonnier, deux doigts fins et roses, absolument dénués de cette nuance violâtre particulière aux doigts de mes camarades, s'accrochaient au pertuis, particularité qui me semblait bien le comble de l'imprudence. Ce candide abandon suffisait à révéler une parfaite ignorance de nos mœurs. Comprenant que mon droit de représailles allait s'égarer, j'eus un bon mouvement : je désarmai. Un jet d'eau fouetta le mur et, débarrassé de ma fluxion, je m'approchai de la porte.

- Hé ! dis-donc toi, qui es-tu, fis-je.

Pas de réponse ; seulement aux sanglots succédèrent des soupirs étouffés. Je pris alors les deux doigts qu'on ne parut pas songer à retirer et je répétai ma question. Même silence. Je persistai avec mon accent le plus sympathique. Une voix de fillette éplorée, entrecoupée de hoquets, me répondit enfin : - Je suis de la classe des filles, j'ai honte, je n'ose pas dire mon nom.

- Mais pourquoi t'a-t-on enfermée là?

- Parce que... parce que je ne veux pas qu'on m'appelle la *fille de serpent* !

- Comment, fille de serpent ? m'écriai-je au comble de l'étonnement.

Alors la voix, avec un petit babil embarrassé au début, puis un peu plus confiant et rapide, bien que parfois encore scandé de gros soupirs :

- Oui, mademoiselle Sydonie V***, une grande, une menteuse, ne fait que répéter que mon père est un serpent tout pareil à celui qu'on voit dans un tableau de l'Eglise. – Et, d'abord, ça n'est pas vrai. – Papa garde toujours chez nous son bel habit rouge, son chapeau à plumet et sa belle musique si brillante qu'on la dirait out en or. Celle du régiment (1)... tu sais... avant que papa ait eu son congé. Même qu'il mettait son habit rouge et qu'il jouait de la musique quand j'étais toute petite et que j'avais été sage. Mais à présent il n'en joue plus jamais, jamais... depuis...

Elle s'arrêta un instant : - Depuis que maman est morte, reprit-elle d'une voix sourde.

Et après un silence :

- Quand nous serons plus riches nous irons bien loin dans le pays de papa. Il me l'a dit, et alors on ne m'appellera plus fille de serpent.

- Mais je ne te comprends pas.

- Ah, c'est juste ! Hé bien, c'est à cause du serpent noir.

- Quel serpent noir ?

- Celui de l'église.

- Celui qui grimpe à l'arbre dans un tableau ?

- Oh ! non, l'autre : une musique noire et laide à faire peur. Est-ce ma faute à moi si mon père est serpent à la paroisse ? – Mademoiselle Sydonie fait sa fière, parce qu'elle est grande, qu'elle est la fille d'un négociant qui vend du vin et qu'elle est riche, mais son papa est un mouchard. Je l'ai entendu dire. – Sais-tu toi ce que c'est qu'un mouchard ? Dame ! c'est peut-être un vilain mot, mais ma foi tant pis, et puis d'ailleurs il a trahi !

- Comment, trahi ?

- Ah ! je ne sais pas, mais tout le monde dit qu'il a trahi comme Judas... C'est égal... Je lui ai répondu : Eh bien, mademoiselle, j'aime mieux être la fille d'un serpent, que d'un mouchard et d'un *trahisseur* ! Alors Sydonie a voulu me battre, et comme je tenais mes ciseaux et qu'elle s'est piquée sur la pointe, elle m'a appelée : Petite *assassineuse* ! petite couleuvre. – C'est bien fait, mademoiselle, lui ai-je dit, vous êtes une méchante et le bon dieu vous punit, ça vous apprendra à battre les petites. – Mais voilà que M^{me} Toupinel est accourue ; elle a trouvé Sydonie en pleurs et tachant son mouchoir en beaucoup d'endroits, pour faire croire qu'elle perdait tout son sang et que son âme allait sortir par le trou. M^{me} Toupinel alors a voulu me faire mettre à genoux pour demander pardon à Sydonie, mais comme ce n'est pas moi qui lui ai cherché dispute, j'ai refusé. N'est-ce pas que j'ai bien ait ; hein ?

- Oui certainement tu as bien fait, approuvai-je, impartial et grave comme Minos.

- Et pourtant, continua-t-elle, on a envoyé prévenir M. Toupinel qui m'a mise au cachot et ... et j'ai peur !

- Peur de quoi ? fis-je de mon accent le plus fanfaron. Ce dut être ma première pose.

- Peur du diable, des revenants et des bêtes... Ici c'est plein de canons et il y a dedans toutes sortes de choses qui remuent et qui pourraient venir me mordre, et puis tu n'imagines pas comme ça pue les souris !

- Oh ! pour ça oui ! mais attends, continuai-je avec importance, je vais chercher des fleurs.

Et tout aussitôt courant au jardin, je cassai au hasard ou j'arrachai dans une demi-barrique placée à deux pas du corridor, quelques êtes d'héliotropes et des brins d'une plante aux senteurs fortes que je fis passer un à un par le trou à la petite prisonnière, puis l'exhortant de mon mieux à se rassurer, je me hâtais d'entrer en classe.

XXI

Après avoir remis à M. Toupinel un billet où ma mère expliquait mon retard, je rejoignis mon cercle dont le moniteur était mon camarade Joseph B***, aujourd'hui *hacendero* (1) à Buenos-Aires. Comme de coutume, voyant l'attention de M. Toupinel concentrée sur je ne sais quel travail, il racontait une fois encore au personnel du cercle : *Les aventures de Jacques le vainqueur et le pourfendeur des géants*, toujours écoutées avec le même intérêt recueilli. Il est probable que des récits d'un genre analogue tenaient sous le charme plus d'un auditoire aux différents cercles, car la psalmodie nasillarde des lectures ne semblait plus guère représentée que par un chœur assez discret. Des explosions partielles de voix marquaient néanmoins les moments où M. Toupinel relevait la tête pour répondre aux élèves qui lui demandaient à sortir. Ceux-ci, après avoir toussé et fait claquer les doigts, s'efforçaient de l'émouvoir à l'aide d'une pantomime habituelle qui consistait à se croiser les jambes en spirales avec force contorsions et grimaces indiquant une gêne irrésistible. – Allez et hâtez-vous, disait de guerre lasse, M. Toupinel. Prestement aussitôt celui auquel il s'adressait, gagnait la porte, et je ne pouvais m'empêcher de songer à la petite prisonnière dont je m'étais gardé de souffler mot, craignant d'avancer pour elle l'heure d'une catastrophe qui me semblait inévitable.

Mon appréhension ne dura guère. Vous allez voir si elle était fondée. M. Toupinel venait de terminer son travail.

Il se leva, déploya son mouchoir à carreaux, poussa du nez ce gémissement que produirait dans un clairon un souffle inexpérimenté, promena son regard sur nous et battit des mains en jetant le solennel *Dobasamarintintin !* qui avait la vertu de réveiller l'école, comme le claquement du fouet réveille l'attelage. Aussitôt la lecture reprit avec une émulation sans égale. Satisfait de son prestige, M. Toupinel descendit les degrés de l'estrade, fit deux tours de salle assurant ses lunettes, ramenant sous sa casquette les cheveux affolés de ses tempes, cognant çà et là quelque bout de table avec la tabatière qui lestait sa poche oscillante, puis vérifiant d'un coup-d'œil à chaque cercle combien peu se hâtaient de rentrer parmi les élèves qu'il avait laissé sortir, il se dirigea vers la porte au pas accéléré, soupçonnant à juste titre qu'il allait constater un nouveau flagrant délit. – Il nous connaissait bien, le père Toupinel ! Si bien, que des piailllements aigus dans le couloir bientôt annoncèrent un évènement. Nous le vîmes en effet reparaître entre deux criminels. Il les tenait de chaque main par l'oreille et les brusqueries de sa marche irritée rapprochaient parfois leurs faces grimaçantes de douleur. Après les avoir fait tomber à genoux sur les planches comme s'il se fût agi de les y enraciner, M. Toupinel se remit en chasse et successivement rentrèrent, marris sans doute par les effets d'une justice expéditive, d'autres délinquants qui, pour se soustraire au premier courroux, s'étaient enfuis à travers le jardin. – L'un d'eux nous raconta qu'ayant, d'un commun accord, introduit le bec de l'arrosoir à pompe dans l'étroite ouverture de la prison, ils venaient de l'inonder avec enthousiasme, puis que, l'opération accomplie, une bourrasque pleine de taloches les avait chargés juste au moment où ils s'efforçaient d'arracher au pertuis, le tuyau de l'arrosoir coudé par un maladroit effort. – Mais le plus drôle de l'affaire, ajouta le narrateur, c'est qu'il y avait dans la prison, devinez... Bah ! vous ne devinerez jamais, il y avait une petite fille.

Une petite fille ; menteur.

Menteur !... je vas te... Je n'aime plutôt pas Dieu, si je mens !

Tu l'as vue ?

Tiens, si je l'ai vue, puisque M. Toupinel l'a fait sortir ! Il lui a même trouvé je ne sais quoi dans la main et il lui demandait furieux : - Qui vous a donné cela mademoiselle ? Et comme elle ne voulait pas lui répondre, j'ai entendu M. Toupinel la consigner pour midi pendant qu'il traversait le jardin pour la reconduire à la classe des filles. – Je vous prévient que le père Toupinel est enragé, ajouta-t-il ; le voici, gare dessous !

XXII

La brusque entrée de l'instituteur, ses lèvres remuantes d'imprécations mâchées, les regards menaçants qu'il promenait sur nous, ne laissèrent aucun doute sur l'imminence du péril ; aussi pour le conjurer, les différents cercles s'épuisaient-ils en glapissements, ce qui témoignait d'une ardeur exceptionnelle apportée aux leçons de lecture.

Sans y prendre garde, M. Toupinel gravit les degrés de l'estrade avec le pas sec et terrifiant du commandeur et bientôt retentit un coup de sifflet aigu qui arrêta sur toutes les lèvres la phrase commencée et qui fit battre bon nombre de cœurs. Pour mon compte, néanmoins, jamais en pareille occurrence je n'avais joui d'une plus parfaite sérénité d'âme, et ce n'était même pas sans une secrète satisfaction, je m'empresse de l'avouer, que j'attendais une enquête probablement destinée à punir ceux de mes camarades qui s'étaient montrés impitoyables à la petite prisonnière.

Cependant le silence planait sur la salle inquiète ; un silence si profond qu'on pouvait entendre les guêpes attirées par les pois de senteur qui grimpaient le long des fenêtres, se cogner bourdonnantes aux vitres ensoleillées.

- Quel est, s'écria tout-à-coup M. Toupinel, d'une voix tonnante, quel est le polisson qui a ravagé mes basilics ?

J'imagine qu'une pareille apostrophe dut en même temps surprendre et rassurer la majeure partie des auditeurs.

En effet, si intéressante qu'elle pût paraître à M. Toupinel, cette labiée nous était aussi parfaitement inconnue que l'animal fabuleux de ce nom. La question répétée fut accueillie avec le même étonnement muet. – Ah ! reprit M. Toupinel, nous allons bien voir... Moniteurs ! faites quitter les cercles à tous ceux qui sont sortis pendant la classe, et à ceux qui sont arrivés en retard.

Les moniteurs écartèrent une vingtaine d'élèves environ qui appartenaient à la catégorie désignée par cette injonction ; j'étais naturellement au nombre des évincés. M. Toupinel nous fit mettre en ligne. – "Levez les mains !" commanda-t-il. Toutes les mains se levèrent comme suppliantes avec des aspects divers, véritables mains d'écoliers ; jaspées de lilas et de rouge comme la flamme d'un punch, celles-là tigrées de taches d'encre, d'autres avec des croissants bleus aux ongles, toutes offrant des colorations plus ou moins suspectes.

Alors commença une inspection qui, pour être invraisemblable, tant elle recule les limites du burlesque, n'en est pas moins rigoureusement vraie, et nul parmi nous, je vous le jure, ne songeait en ce moment solennel à envisager son côté ridicule et bouffon. S'approchant d'une extrémité de la file, M. Toupinel abaissa successivement ses narines sur les doigts qu'on lui présentait, puis les ayant flairés avec la plus scrupuleuse attention, il renvoyait aussitôt à leur cercle les élèves qui avaient subi l'épreuve. – Dieu quelle singulière gamma d'arômes dut parcourir l'appareil olfactif de l'instituteur pour arriver au but poursuivi, car les trois-quarts de l'inspection ne lui avaient encore rien révélé. – Ce fut enfin mon tour ; avec une confiante allure qui montrait combien je me croyais désintéressé dans l'affaire, je présentai mes mains au nez investigateur de M. Toupinel : aussi jugez de mon effarement, quand foudroyé par un regard plein de menaces,

quant étreint aux poignets et secoué avec une violence qui m'arracha une plainte, j'entendis le père Toupinel s'écrier :

- C'est toi, garnement, qui a saccagé mon basilic ?

XXIII

Je restai bouche bée, ahuri, terrifié, ne comprenant absolument rien à l'accusation dont j'étais l'objet.

- Vos basilics ! hasardais-je pourtant après la première stupeur ; quels basilics ? Je ne sais seulement pas ce que c'est... Vous me faites mal... lâchez moi !

- Ah ! tu ne sais pas, triple drôle, reprit M. Toupinel. Ah ! tu ne sais pas ? Il m'imprimait une secousse entre chaque mot. – Hé bien, je vais te montrer, moi, ce que c'est qu'un basilic.

Aussitôt m'entraînant hors de la classe, il me conduisit à la demi-barricade où j'avais, une heure auparavant, cueilli au hasard quelques fleurettes pour la petite serpente – un nom que déjà lui donnait ma pensée, un nom que lui conserve encore ma mémoire émue.

- Maintenant sais-tu, polisson... sais-tu ce que c'est qu'un basilic ? rugissait le père Toupinel qui me tenait la nuque et m'enfonçait le nez dans le terreau noir, à travers les maigres restes de cette plante à l'odeur si parfaitement délatrice.

Ne pouvant nier mon crime, j'essayai de l'atténuer :

- Dame ! j'avais pris ça pour une mauvaise herbe, balbutiai-je d'une voix entre coupée de sanglots.

- Une mauvaise herbe ! s'exclama M. Toupinel, indigné de voir traiter avec une pareille irrévérence, la plante qu'il avait sans doute visitée, arrosée, échenillée, entourée chaque jour des soins les plus assidus.

- Ah ! une mauvaise herbe ! Il n'y a ici de mauvaises herbes que vous autres, tas de bandits ! – Cultivez donc quelque chose avec des brigands de cette espèce, qui ne respectent rien ; aujourd'hui c'est mon basilic ! l'autre jour c'était ma poire ! – Je gage que tu en étais de la poire ?

M. Toupinel faisait allusion au fruit unique d'une quenouille, à une poire magnifique qu'un quidam lui avait mangée d'une façon ingénieuse et pittoresque, en usant d'un procédé laborieux, patient et qui excluait toute idée de collaboration. L'opérateur avait, en effet, dû se glisser sous l'arbre pour attaquer la poire au ventre sans endommager la partie que l'oeil de M. Toupinel pouvait embrasser dans ses visites quotidiennes ; or, il avait si habilement poursuivi des dents et de l'ongle son œuvre clandestine, que le jour où M. Toupinel jugea prudent de cueillir le fruit, il le trouva concave comme un croissant de lune et léger comme une bulle de savon. La peau seule restait. M. Toupinel en éprouva une telle déconvenue que régulièrement, à la moindre équipée, le coupable endossait une part de responsabilité dans l'affaire de la poire demeurée mystérieuse.

Vainement je protestai de mon innocence ; M. Toupinel, décidé à faire un exemple, m'avait choisi pour victime expiatoire. – Aveuglé par les pleurs, abasourdi, trébuchant, toujours entraîné, car sa main était rivée à mon poignet, je rentraï en classe, je gravis à sa suite les marches de l'escalier et j'y tombai à genoux. – L'assistance, comme bien vous pensez, concentrait sur moi des regards où de tous les sentiments éveillés par mon infortune, la compassion

était peut-être le plus étranger. J'expérimentais déjà une des plus décourageantes maximes de Laroche Foucauld.

- Qu'on m'apporte les écriteaux ! s'écria le père Toupinel.

Dix mains complaisantes et empressées déposèrent autour de moi les planchettes blanches sur lesquelles on lisait en grosses lettres ces différentes qualifications : menteur, bavard, malpropre, indocile, voleur, paresseux, insolent ; que sais-je ! tous les défauts communs à l'enfance avaient été prévus dans cette nomenclature. M. Toupinel, prenant une à une les plaques flétrissantes, me les suspendait au col et les disposait autour de mon corps si bien que j'en étais littéralement bardé. Durant cette opération, le revers des mains, appliqué sur les yeux pour ne rien voir, j'étouffais de mon mieux mes sanglots. Il me semblait impossible que la droiture de ma conduite fût à ce point méconnue, aussi n'essayais-je plus me justifier. Me considérant comme une victime de l'iniquité humaine, je m'abandonnais avec une sorte de volupté à l'affaiblissement qui m'envahissait. N'eût été ma position inconfortable sur l'estrade, je me serais, je crois, endormi. Les ressorts de mon être étaient brisés.

M. Toupinel s'imagina sans doute que j'acceptais mon châtiment avec l'impassibilité de l'indifférence, car il m'appela "Sans-cœur !" et s'animant de plus en plus, il me décocha tout un vocabulaire d'épithètes qu'il s'était composé à notre usage ; puis, ayant épuisé les flèches de son arsenal, il fit un suprême effort et m'indiquant du geste, il lança d'une voix étranglée ces deux terribles mots :

- Criez dessus !

C'était là, chez M. Toupinel, l'irréfragable expression d'un courroux à sa dernière période. Pour qu'il en vînt à cette extrémité il fallait que la voix et la parole manquassent à son gosier aride et à son indignation aux abois.

Des symptômes précurseurs de ces deux mots tenaient sans doute l'assistance en éveil, car devinés en quelque sorte sur les lèvres du maître, ils se perdirent dans un vacarme auquel ajoutaient encore les échos de la voûte. – C'était à qui s'égosillerait en clameurs extravagantes. On hurlait, on aboyait, on sifflait. Pour siffler plus fort on se mettait quatre doigts dans la bouche. Quelques-uns, bras tendus, poings fermés, renversant la tête en arrière, vociféraient à outrance ; d'autres au contraire, croyant obtenir un meilleur résultat, courbés à demi, se comprimaient les poignets entre les genoux. On reprenait haleine pour recommencer ; des efforts insensés empourpraient les visages, on sautait, on trépignait avec les sabots, on tambourinait sur les tables, on secouait les bancs. Mon ami Edmond L***, dans la chaleur de l'action, cognait la muraille avec un des cercles, et d'énormes plâtras se détachant sous les chocs réitérés pleins d'un bruit de ferraille, M. Toupinel bondit de l'estrade et gourma d'importance l'enragé qui démolissait son mur.

Tous ces détails m'apparaisaient à travers mes doigts croisés en grille sur mes yeux, et dans le brouillard de poussière soulevé par les trépignements. J'apercevais même comme à travers une gaze, la porte entrebâillée de la classe des filles. Des têtes curieuses s'y pressaient à l'envi et ma confusion en fut sensiblement augmentée. La minute que dura cette débauche de vacarme, me paraissait ne devoir jamais finir : aussi me sentis-je soulagé dès que retentit le coup de sifflet réglementaire qui en fixait le terme ; seulement, comme toujours, ce signal de délivrance me parut dénué de résultat effectif jusqu'au moment où

intervinrent les taloches que M. Toupinel distribuait à tort et à travers, en se portant avec une agilité extrême sur les points de la salle où se démenaient en délire les plus opiniâtres tapageurs.

Enfin tout rentra dans l'ordre au moment où sonnait l'*Angelus* de midi. Un moniteur récita la prière ; mes camarades se précipitèrent vers la porte de sortie encore haletants, colorés, surexcités, et je les entendais se vanter les uns aux autres de s'être tout particulièrement distingués dans l'incroyable charivari dont je venais d'être l'objet. M. Toupinel m'enjoignit de ne pas quitter ma place.

XXIV

J'avais déjà vu éclater sur nombre de mes condisciples la même extravagante huée sans qu'ils me parussent, autant que je le fis, la prendre à cœur. Quelques-uns même y participaient, braillant avec un audacieux entrain ; les moins impudents se contentaient de se tapoter prestement les deux oreilles, pour jouir du bizarre effet que produit une clameur ainsi entrecoupée. Depuis mon infortune, j'ai admiré la forte trempe de leur nature et j'imagine qu'ils ont pu, grâce à elle, garder un front serein en traversant les situations les plus humiliantes que la vie ne nous ménage pas. Peut-être aussi me serais-je moins buté contre mon triste sort, sans cette circonstance de la porte voisine entr'ouverte. Avoir été vu par les filles dans une situation ridicule ! Rien qu'à cette pensée tressaillait tout mon être.

S'il me fallait assigner une origine à l'insurmontable antipathie que m'inspirent les éclats de voix, les chants sauvages de la rue, les acclamations ou le haro des foules, c'est sans doute à cet épisode de ma vie d'écolier que je remonterais. Toujours est-il que la sensibilité nerveuse dont je suis malheureusement doué, date de mon enfance et s'est accrue avec l'âge jusqu'à devenir une véritable infirmité. Aujourd'hui tout bruit aigu qui éclate à l'improviste, tout mouvement brusque m'occasionne des sensations trop cruelles pour que je ne m'applique pas à les épargner à mes semblables. Aussi, sous ce rapport, je l'espère, ne leur rendrai-je jamais mon commerce importun. Je ne saurais non plus assister impassible à l'humiliation, pour méritée

qu'elle soit, infligée à l'un de mes ennemis. Peut-être l'appellerais-je de mes vœux, peut-être la verrais-je, au début, se produire avec une certaine satisfaction, mais elle ne saurait se prolonger sans m'apporter une part d'angoisses intolérables. Par de singuliers revirements j'éprouve bientôt des élans sympathiques pour la victime en raison de son accablement et de sourdes colères contre ses persécuteurs. Si, de concert avec des camarades, il m'est arrivé au collège de *brimer* un malheureux maître d'étude, pour peu que son visage montrât cette anxiété, cet accablement propres aux natures délicates que les hasards de la fortune ont condamnées à de pénibles fonctions, l'attendrissement, le regret, le remords même me gagnaient vite et jamais, qu'il m'en souvienne, depuis que j'ai l'âge d'homme, je ne me suis associé aux manifestations destinées à torturer un amour-propre.

XXV

Cependant la classe était devenue silencieuse. Cinq ou six élèves compromis dans l'affaire de l'arrosoir, consignés comme moi, étaient assis à leur banc et j'entendais grincer le crayon sur l'ardoise qu'on leur avait donnée à remplir. M. Toupinel était sorti pour surveiller jusqu'aux confins du bâtiment l'essaim ravageur des écoliers. – Agenouillé, ou plutôt assis sur mes talons, seule douceur que j'osasse me permettre, je continuais à me frictionner les paupières. Des soupirs saccadés soulevaient ma poitrine, et je ne pouvais remuer sans faire cliqueter les planchettes où étaient inscrites mes litanies. Je me disais que ma mère, ne me voyant pas arriver à l'heure habituelle, dépêcherait à l'école le domestique chargé de me porter la maigre pitance des jours de retenue et je m'indignais à la pensée de me montrer à lui décoré d'insignes odieux. J'attendais avec impatience le retour de M. Toupinel, décidé à prendre un parti extrême, c'est-à-dire à profiter de l'heure de son repas pour me débarrasser de mon attirail d'écriveaux et regagner la maison paternelle.

Cette résolution brusquement arrêtée, j'attendais avec un calme relatif, quand tout à coup au fond de la salle un léger bruit attira mon attention. La porte de la classe des filles venait de geindre sur ses gonds et j'aperçus une tête qui se montrait avec précaution par l'entrebâillement. L'examen auquel se livrait la curieuse parut la rassurer, car la porte s'ouvrit entière me découvrant une petite fille debout sur le seuil. Bien que je continuasse plus que jamais

à tourmenter mes yeux avec mes poings, je l'entrevois à l'extrémité de la salle. Il me sembla qu'elle se retournait comme hésitante et que des voix chuchotaient derrière elle :
- Va donc, n'aie pas peur, personne ne vient !

Gravement elle s'avança. Je vois encore son visage d'une pâleur malade, encadré dans les ondes larges d'une chevelure blonde, ses grands yeux clairs sous l'arc brun des sourcils et ses lèvres qui, teintes de carmin, n'eussent pas été d'un rouge plus vif. Elle était svelte et droite ans une sorte de fourreau à mille raies blanches et bleues, sans taille, retenu par des épauettes de même étoffe. Peu adhérent au corps, ce surtout laissait deviner plutôt qu'il ne dessinait la silhouette de ce corps grêle, et descendait sur une robe d'un bleu plus sombre qui le dépassait d'un travers de main. – J'ai retrouvé dans les missels gothiques et sur les bénitiers de la Madeleine ce même galbe délicat et fluet, mais aucun visage d'enfant ne m'a montré, si j'en crois mes souvenirs, ces yeux vivants et résolus. Sous leur épais et sombre abri de cils bruns, il semblait qu'ils ne pussent se mouvoir, sans lancer des clartés, comme ces lames de glaives frappées par le jour.

Elle marchait dans la vaste salle, le bras droit le long du corps, la tête légèrement inclinée vers la poitrine et le menton appuyé sur la main gauche dont l'index se repliait contre ses lèvres. Son attitude était pleine de grâce exquise et suave, son visage de compatissant intérêt. Une larme brillait arrêtée dans son regard ému qui ne me quitta pas. Mes camarades la considéraient avec un étonnement silencieux. Quant à moi, je défailtais de honte et j'eusse voulu disparaître dans les entrailles de l'estrade.

Dès que cette étrange visiteuse fut au pied de l'escalier, elle s'arrêta et sa physionomie soudain s'emplit d'un trouble inquiet et charmant. Elle me regardait muette, indécise. A compter de ce moment mes poings s'enfoncèrent

dans mes orbites de telle sorte que je ne vis plus rien : rien que ces fleurs mystérieuses, ces vagues diaprures qui remplissent de leur tourbillonnement la nuit des paupières fermées.

Elle gravit les degrés de l'estrade ; je le devinai plutôt que je ne l'entendis. Je sentis contre mon épaule les battements de son cœur, à mon visage le souffle de ses lèvres, à mon cou l'attouchement délicat et craintif de ses petits doigts, et je compris qu'elle soulevai un de mes écriteaux ; seulement pour me débarrasser du cordon qui le supportait, elle dut déplacer ses mains. De mon mieux, sans qu'il y parût, je me prêtai aux timides précautions qu'à cette fin elle mit en œuvre. Recommencant la même gentille et charitable besogne, elle défit écaille par écaille la ridicule et mortifiante carapace dont j'étais affublé et quand elle eut déposé à mes genoux la dernière planchette, je sentis comme une houppe de soie sa chevelure effleurer ma joue en même temps qu'une voix douce et consolante disait à mon oreille : - J'ai tout raconté à M^{lle} Rosalie (M^{lle} Rosalie était la fille de M. Toupinel ; elle secondait sa mère dans la direction de l'école des filles). – Je l'ai tant priée, tant priée, qu'elle vient d'aller demander ta grâce à son papa ; tout va finir, ainsi ne pleure plus.

Elle cessa de parler, sembla me considérer avec une certaine hésitation, puis lentement et comme à regret, elle descendit trois marches de l'estrade : mais tout à coup se ravisant elle les remonta et de nouveau penchée à mon oreille :

- Je me nomme Hélène, fit-elle si bas qu'on eût dit une voix d'ombre ; - Hélène, m'entends tu bien ?

- Oh ! oui ! répondis-je ; et dans cette parole et dans le regard trempé de larmes que seulement alors j'osai lever sur elle, dut passer dans toute son effusion la gratitude de mon

cœur. Elle le comprit à coup sûr, car une teinte vaguement rosée colora sa pâleur de cire.

- Adieu encore.

Vivement, cette fois, elle descendit les degrés, passa sans paraître y prendre garde auprès de mes camarades de consigne qui, les yeux ronds et la bouche béante, la considéraient ébahis, et jusqu'au moment où la rayonnante fillette regagna sa classe, je suivis du regard sa chevelure qu'une marche précipitée soulevait et faisait ondoyer pleine de lumière au soleil.

Pendant les minutes qui suivirent cette sereine apparition, je m'étais affaissé contre le bureau. Une lassitude extrême m'avait jeté dans une somnolence rêveuse, pleine de douceur. J'en fus arraché par la voix de M. Toupinel. Il revenait chantant sous les arcades le refrain favori de ses heures folâtres. C'était d'un bon augure. Je me redressai. Bientôt m'arrivèrent distinctes les paroles du refrain. Je me les rappelle encore :

*Jacques du coin de la venelle
Fait la cour à Péronnelle
Péronnelle du moulin
Fait la cour à Jacques du coin*

La porte s'ouvrit, M. Toupinel parut et sa physionomie tout d'abord nous révéla qu'une révolution complète s'était opérée dans son humeur. Il s'approcha de l'estrade. Sans se montrer le moins du monde surpris de la voir juchée d'écriveaux, sans m'adresser à ce sujet le moindre reproche ni même la moindre question, il les rassembla et s'en fut les remettre en place ; puis s retournant vers nous : - Allons, sacripants que vous êtes, la consigne est levée ; filez vite et qu'on ne vous y reprenne plus.

Il n'eut pas à répéter cette injonction. Mes camarades se précipitèrent vers la sortie avec des cris d'hirondelles joyeuses, et je les suivis à demi-consolé, mais tout rêveur.

XXVI

Adieu ! avait été le dernier mot d'Hélène. Adieu ! quel hasard, quel instinct quel mystérieux pressentiment du cœur, avait conduit sur ses lèvres cette parole fatidique ? Adieu était bien, en effet, le mot de la situation : pour la dernière fois, j'avais passé le seuil de l'ancien couvent.

Tandis que je regagnais le domicile paternel, remuant dans mon esprit mes griefs contre l'école, ma ferme résolution de ne plus y entrer, les rebellions auxquelles je me préparais si d'aventure – ce qui, hélas ! me semblait fort probable – on refusait de se soumettre à mon caprice ; la fortune , qui me devait une compensation, me vint en aide et me servit de telle sorte, que je n'eus pas même à tenter la lutte.

Nous touchions à la fin de septembre 1830. – La révolution que Paris avait bâclée en trois jours pour en gratifier la province – comme disait avec une grimace dédaigneuse un vieil aristocrate de nos voisins – ne m'avait encore été d'aucun souci. Je n'en connaissais que la cocarde. Depuis deux mois piquée sur les hauteurs d'un chapeau tromblon que le citoyen Toupinel avait exhumé on ne sait d'où pour fêter l'évènement, elle épanouissait son grand œil tricolore qui semblait darder sur nous des regards de travers. C'était à coup sûr fort sérieux ; mais j'étais loin de soupçonner que, s'affirmant à mon égard, d'une façon plus directe, le changement de régime allait ouvrir à ma vie un moins étroit horizon.

Dès mon entrée au logis, je trouvai rassemblée au salon toute la famille en émoi. Le courrier du jour venait d'apporter à mon père sa nomination au grade supérieur de l'emploi qu'il tenait du gouvernement et aussi l'ordre de se rendre, dans le plus bref délai, au poste qui lui était assigné. – On avait tenu conseil avant mon arrivée et l'on s'était arrêté au parti suivant : Mon père, forcé de traverser Paris, devait m'y placer au collège avant de gagner sa nouvelle résidence, tandis que ma mère et ma sœur attendraient en Bretagne qu'il eût pris les dispositions indispensables, pour les appeler auprès de lui.

Cette soudaine réalisation de mes désirs me remplit d'un trouble étrange. Il ne fallut pas moins que les préparatifs de notre départ, qui commencèrent aussitôt, pour m'étourdir et distraire mon esprit, de trop bonne heure enclin aux langueurs énervantes de la rêverie. Trois jours après, je quittai ma mère, ma sœur, mes amis avec de cruels déchirements, et parmi les chers regrettés de mon cœur, Hélène, vous pouvez m'en croire, ne tenait pas la dernière place...

Que puis-je ajouter à ce récit ? – Depuis cette lointaine époque, les aventureux hasards de la carrière navale que j'ai embrassée, m'ont promené sur bien des mers, sous bien des cieux. J'ai parcouru des contrées favorisées où la nature étalait différents aspects de ses magnificences ; je les ai contemplées avec une admiration religieuse, sans qu'une voix intérieure m'ait jamais dit : C'est là qu'est Chanaan ! Aussi jamais ne s'est amoindri pour moi le prestige du coin de Bretagne où je suis né, où je suis revenu, et où je retrouve aujourd'hui mes souvenirs d'enfance éparpillés dans les ajoncs d'or et les bruyères roses. – Les égarements d'un caractère enthousiaste m'ont fait connaître les navrantes amertumes de la déception, mais aussi le

généreux élan des affections dévouées, sans que jamais soit amoindrie ma gratitude pour la première marque de sympathie qui m'ait été donnée par une inconnue. Ma mémoire est restée fidèle à cette douce et gracieuse vision de mon enfance. Bien que je ne sache présentement, ni vers quel horizon il me faudrait chercher Hélène, ni à quel vent du ciel devraient être confiées, pour qu'elles lui parvinssent, ces pages où pensif j'écris son nom charmant, j'aime à me figurer que je tiens aussi une place dans sa pensée. Parfois aux heures rêveuses ou attendries, j'évoque son pâle visage, j'évoque le souvenir simple, chaste et béni, l'unique souvenir que la destinée ait mis entre nous, et toujours dans mon cœur je sens tressaillir les plus douces, les plus ineffables émotions.

